

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, rue Montmartre PARIS (2^e)

ABONNEMENT	
FRANCE	ETRANGER
Un an... 80 fr.	Un an... 112 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois... 20 fr.	Trois mois... 28 fr.
Chèque postal L'entente 656-02	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Un entretien avec Miguel de Unamuno

Il nous parle de la situation espagnole

Les premiers ici, nous avons protesté contre la déportation du professeur Miguel de Unamuno, victime de l'arbitraire de Primo de Rivera.

Profitant de son passage à Bruxelles, au retour de son exil, nous avons jugé intéressant de connaître son opinion sur la situation de l'Espagne.

Sans le prévenir, je vais à son hôtel, et, comme il traverse le hall au moment de mon arrivée, je l'aborde :

« Monsieur Unamuno ?... Je viens m'entretenir avec vous, au nom du *Libertaire*. »

Il réfléchit un instant, puis nous introduit dans un petit salon où, pendant plus d'une heure, nous écoutons son langage simple et clair.

Don Miguel est un homme affable, il ne parle pas en être supérieur et n'est ni un passionné, ni un dogmatique.

Notre entrevue fut courte et agréable. Après avoir entendu de lui maints détails intéressants depuis l'arrêt de sa déportation jusqu'à sa libération de Fuerteventura, par Henry Dumay, nous l'interrogeons :

« Comment vous expliquez-vous la passivité collective du peuple espagnol devant la dictature de Primo de Rivera ? »

— L'Espagne manque, malheureusement d'opinion publique. Silvela disait, il y a longtemps : « Le poulx du pays ne bat plus. » La principale préoccupation du peuple espagnol est de vivre. Le cinéma, les spectacles, le sport, accaparent toute son activité. Les changements de régime ne peuvent guère l'inquiéter s'ils ne sont pas suivis d'une augmentation du coût de la vie... et c'est ainsi que l'émotion produite par le coup d'Etat fut de très courte durée... Comment la suppression des libertés de presse, de réunion, de conscience pourrait-elle intéresser un peuple qui ne lit pas, qui ne se réunit pas, qui n'a pas de conscience ?

— Ce n'est pas seulement le peuple qui se tait ; il y a aussi le silence des intellectuels et de la presse.

— La plupart des intellectuels et toute la presse émergent au budget : celle-ci par les subventions, ceux-là par leurs emplois et situations... Les uns et les autres préfèrent se taire que de risquer la perte de « leurs moyens alimentaires ».

— Pourtant, il me semble que le désastre du Maroc aurait dû secouer cette sorte d'apathie qui domine l'Espagne ?

— En général, on accepte l'aventure marocaine avec résignation. J'ai entendu dire plus d'une fois : « Nos enfants tombent comme des mouches ; hélas ! un jour ou l'autre ils devraient mourir. » Le plus triste est que la catastrophe du Maroc est de la responsabilité exclusive du roi, lequel, sans écouter les conseils compétents, a mené cette campagne sur sa seule initiative.

— L'Espagne produit l'impression d'un pays qui est fatigué de naissance et incapable de réagir.

— Alors, la dictature de Primo de Rivera n'est pas prête à finir ?

— C'est en profitant de cette indifférence que Primo de Rivera a pu établir sa dictature. D'ailleurs, à ce moment-là, le premier venu, avec un peu d'audace, eût fait la même chose. Mais quand il prétend consolider sa situation, il échoue devant la même indifférence. Il veut créer le « somater », sorte de milice fasciste, et les uniques affiliés furent des chasseurs qui trouvèrent là le moyen gratuit d'avoir un permis d'usage d'armes. *El Directorio* est condamné à disparaître à brève échéance, soit éliminé par la fraction militaire adverse, soit renversé par une réaction des partis de l'opposition, à moins que lui-même n'abandonne le pouvoir devant sa propre incapacité. Sa durée ne constitue pas pour nous une inquiétude.

— La vie du pays dépend des minorités actives et organisées : partis politiques ou syndicats. Ces minorités étant divisées entre elles et représentant des intérêts distincts, le pouvoir échouera aux plus forts, aux plus audacieux, ou aux mieux organisés ; car, je ne crois pas qu'il puisse s'établir un accord durable entre partisans d'idées opposées et de méthodes discordantes,

même quand ils ont ce but commun : renverser le dictateur.

— Est-ce que le manque d'instruction ne contribue pas en quelque sorte à favoriser un tel état de choses ?

— On ne peut pas affirmer qu'il existe une crise de l'instruction. Le nombre d'illettrés est loin d'être exagéré : l'Espagne manque de moyens de communications et, de ce fait, le pays croupit dans l'ignorance. Les idées trouvent trop de difficulté à se diffuser ; dans la plupart des villages, les journaux n'arrivent pas. Ainsi, quand Ferrer fut fusillé, le fait est resté ignoré dans un grand nombre de régions espagnoles... Le problème de l'Espagne est une tragédie de l'indigence morale et matérielle.

— Quelle opinion avez-vous du « roi d'Espagne » ?

— Alphonse XIII est un ambitieux et un intrigant, mais il manque de talent. Son rêve était d'installer un pouvoir absolu et de devenir le souverain de l'Empire Ibérique : Espagne, Portugal, Gibraltar, Afrique du Nord. Pendant la guerre, il fut germanophile, parce que la victoire de l'Allemagne favorisait ses desseins ; mais le triomphe des alliés et le retentissant échec du Maroc ont fait s'écrouler ses rêves et préparent sa chute. Il a joué, il a perdu. De plus, il a réussi à s'aliéner tous les éléments qui pouvaient le soutenir. S'il n'a pas encore été remercié, c'est à cause de la peur du lendemain ; mais à la première occasion, son sort sera réglé.

— Quelle est la position exacte de la Catalogne vis-à-vis de la dictature ?

— La bourgeoisie catalane a toujours vendu son âme au pouvoir central, soit pour un relèvement des tarifs douaniers, soit pour des concessions à son industrie, voire pour des places dans le gouvernement. Elle a favorisé le coup de Primo de Rivera, en échange de la promesse de débarrasser la Catalogne des éléments syndicalistes et de réprimer de vive force toute revendication des travailleurs contre les privilèges de la bourgeoisie. Mais, cette fois, le marché n'a pas abouti, car, Primo de Rivera, constatant que les Catalans avaient besoin de l'appui de Madrid, en même temps qu'il cherchait à étrangler le mouvement ouvrier, n'hésitait pas à s'attaquer à toutes les manifestations du régionalisme catalan : langue, presse, associations, assemblées régionales. La bourgeoisie, pour avoir voulu un peu plus de sécurité, se vit bafouée par le dictateur. Maintenant, la collaboration a cessé et le problème du séparatisme catalan se pose avec plus d'acuité.

— Est-ce que le régime de la dictature peut ébranler la marche progressive des idées ?

— Les forces de réaction peuvent, profitant de circonstances favorables, instaurer une tyrannie transitoire. La tradition nous montre que cette situation anormale est un véhicule infatigable pour faciliter la propagation des idées que cette tyrannie prétend détruire.

Don Miguel de Unamuno croit (nous ne le croyons pas) que les guerres sont inévitables à certaines époques de l'histoire. « Elles sont, dit-il, des calamités que les peuples doivent subir et contre lesquelles la volonté des hommes se brise. » Il a été partisan des alliés, parce que sa conviction était et reste que le triomphe des Empires centraux aurait amené l'esclavage de la pensée en Europe. Néanmoins, il est obligé de reconnaître que le résultat de la guerre est une vraie catastrophe et que, au lieu du despotisme germanique, nous subissons aujourd'hui la tyrannie redoutable de la Finance, devant laquelle les mots de liberté, civilisation, droit, etc... ont bien peu de sens.

— Croyez-vous que l'idéal du peuple espagnol soit d'établir un degré de liberté analogue à celui qui existe en France ?

— Le sens de la liberté est très relatif et son caractère est de marcher tous les jours vers le mieux. On ne peut pas dire qu'elle s'arrête. Un perpétuel état d'insatisfaction est dans l'essence même de l'humanité. Si l'on peut souhaiter pour l'Espagne l'établissement du régime démocratique qui régit la France, je trouve normal qu'en France

on lutte pour obtenir des conditions nouvelles dans la voie du progrès.

Et M. Unamuno finit par nous avouer que le caractère du peuple espagnol se prête à une plus ample compréhension de la liberté, car il pardonne et justifie plus facilement les manifestations même les plus opposées à son tempérament et à ses sentiments.

Nous lui posons d'autres questions, mais, habilement, il laisse sans réponse celles qui peuvent le compromettre. Cela n'a rien d'étonnant de la part d'un homme qui peut être appelé, après le « débarquement » d'Alphonse XIII, à devenir le Président de la République bourgeoise espagnole, à moins que nos camarades de là-bas ne soient assez forts pour implanter un régime qui aurait seulement à utiliser les qualifications de M. de Unamuno.

WILKENS.

Bruxelles, 10 août 1924.

Vite, vite !

Depuis huit mois déjà, chaque jour, notre « *Libertaire* » lutte contre les difficultés financières qui semblent s'associer à toutes les forces de réaction. Depuis huit mois, il se défend contre tous ceux qui ont juré sa perte et attendent dans l'ombre que disparaisse notre vaillant petit organe.

Eh bien, il ne faut pas que meure le seul journal anarchiste quotidien. Il ne faut pas que tous nos adversaires, de droite ou de gauche, puissent se réjouir de sa disparition. Ce serait un coup mortel qui frapperait le Mouvement anarchiste, et cela ne peut pas être.

Camarades, vous avez fait, nous ne l'ignorons pas, de lourds sacrifices, et ce n'est pas de gâté de cœur que nous faisons encore appel à vos gros sous, mais pour nous vous ne devez pas ignorer qu'un organe sans attache financière, et publicité indépendante de toute tutelle politique, ne peut vivre qu'à condition d'être soutenu par ses amis.

Il faut absolument que notre souscription mensuelle ait atteint 15.000 francs avant le 20 août.

Il n'y a plus que six jours.

Camarades, faites vite si vous voulez sauver votre journal.

Agli anarchici italiani

Chiunque pensa che il *Libertaire* quotidiano oltre alla propaganda delle nostre idee e alla lotta antifascista è indispensabile per la campagna di liberazione di Cottin, Jane Morand, Castagna, Bonomini e altri, si affretti a far avere — prima che sia troppo tardi — il suo obolo a rue Louis-Blanc.

E nella misura — anche minima — che noi parteciperemo a questa bisogna che ci distringono realmente chi siamo.

L'E. FAIT DU JOUR

Un peu tard

Voici donc en quelles conditions joue la grâce amnistiant. Voici comment le gouvernement du Bloc des Gauches examine les cas amnistiables.

La presse officieuse nous affirme que Cottin sera « libéré » d'ici peu. M. Herriot s'est enfin décidé à faire examiner son dossier. L'heure en avait sonné : notre malheureux camarade, détenu, doit être transporté à l'infirmerie spéciale de Fresnes.

On nous assure qu'une décision sera prise également avant le 21 août en faveur de Jane Morand. Il était vraiment temps : elle est folle, et la Salpêtrière l'attend.

Au lieu d'une amnistie générale qui ouvre généralement les portes à tous ceux qui sont tombés sous le coup des lois de guerre, sont le coup des lois scélérates — à tous indistinctement, les inconnus comme les connus, voyez ce que l'on nous offre : des mesures spéciales, prises à la dernière minute, pour des titres qui signalent à l'attention du ministre non seulement la popularité et l'éclat de leur geste, mais encore — hélas ! — l'état désespérant de leur santé physique, de leur santé morale.

On a attendu que Cottin et Jane Morand tombent à l'abîme de la folie pour se décider à prendre une mesure de « clémence ».

Un peu tard, Monsieur Herriot. Trop tard sans doute ! Est-ce que vous allez agir de la même façon pour les autres — pour les quelques autres qu'on saura vous signaler ?

Il ne le faut pas. Vite, vite, prenez donc des mesures rapides avant que la Mort ou la Folie ne posent leurs griffes sur le cerveau et la chair lamentables des prisonniers !

A demain

L'abondance des matières nous oblige à remettre à demain :

POUR L'AMNISTIE INTEGRALE : UNE ENQUETE CHEZ LES SYNDICALISTES, de notre ami BOUDOUX et la suite de l'étude sur LES BAGNES D'ENFANTS.

Il se confirme que Cottin et Jane Morand vont être libérés

Tous les journaux d'hier matin publient l'heureuse nouvelle.

C'est le *Quotidien* qui écrit :

« M. René Renoult, ministre de la Justice, s'est ému de la situation de Jane Morand, dont la santé physique et morale est gravement atteinte. »

« Il s'est également ému du sort de Cottin, dont l'état est pareillement pitoyable. »

« Le ministre a procédé hier à un examen minutieux des deux dossiers et nous pouvons affirmer qu'une mesure de clémence est imminente. »

C'est le *Matin* qui insiste et qui dit :

« Un certain nombre de dossiers sont d'ores et déjà à l'étude aux fins d'octroi de la grâce amnistiant. Mais, dès à présent, en raison de l'état de santé de certains détenus amnistiables, des suspensions de peine sont envisagées, notamment en ce qui concerne Jane Morand et Cottin. C'est, rappelons-le, de la sorte qu'il a été procédé à l'égard de Goldsky. »

C'est encore *Paris-Soir* qui revient, hier soir, sur le sujet et qui déclare :

« Nous avons été les premiers à annoncer, hier, que la libération de Jane Morand et de Cottin n'était plus qu'une question de jours. »

« M. René Renoult, ministre de la Justice, avons-nous précisé, étudie et fait étudier les dossiers des deux anarchistes. Il n'y a plus qu'une mise au point de la procédure et des formalités indispensables. »

Nous avons donc trouvé dans la presse d'hier d'autres motifs à espérer, mais, que c'est long !

Cottin à l'infirmerie de Fresnes

L'agence Radio nous communique : « Paris, 13 août. — En raison de l'état de santé de Cottin, et en atten-

dant qu'il soit statué sur son cas, M. René Renoult, garde des sceaux, vient de décider que ce condamné serait transféré de la prison de Melun, où il est actuellement, à l'infirmerie de la prison de Fresnes. »

L'opération du transfert aura lieu incessamment. »

L'infirmerie de Fresnes, c'est déjà un pas hors du tombeau, mais ce n'est qu'un pas et il en reste au moins un autre à faire franchir à notre cher camarade. Qu'on n'attende pas trop.

Jane Morand irait à la Salpêtrière

La procédure employée pour Cottin est également employée pour Jane Morand. Notre amie ne sera, non plus, point libérée immédiatement : la loi, paraît-il, ne le permet pas.

Le bruit court que Jane va être conduite à l'hôpital de la Salpêtrière, en attendant l'heure de sa libération. Triste, bien triste, chère amie !

Ecoutons l'officieux « Temps »

« On a annoncé que, pour des raisons de santé, Cottin, qui a tiré sur M. Clemenceau, et Jane Morand, condamnée en conseil de guerre, allaient être l'objet de mesures de clémence. Information prise, leur situation est celle-ci : les dossiers des condamnés sont actuellement à l'examen. La commission des libérations conditionnelles ne se réunissant que le 21 août, aucune décision ne sera prise avant cette date. En attendant, on envisage le transfert des deux détenus soit dans une prison où ils pourraient recevoir les soins que nécessite leur état, soit même dans un hôpital. Il serait question de transférer Cottin à Fresnes, et Jane Morand à la Salpêtrière. »

Au Havre, en pleine bataille

La trahison des chefs réformistes

[DE NOTRE ENVOYE SPECIAL]

Voici deux ans que, dans cette grande cité du travail, les métallurgistes se faisaient fusiller au Cercle Franklin par la soldatesque de Poincaré.

Deux ans qu'une rafale mortelle abattait sur le pavé les ouvriers. Et pourtant malgré cela, malgré la menace de mort qui plane sur la ville, il règne aujourd'hui au Havre la même atmosphère de bataille, la même idée de lutte de classes — l'idée de toujours du véritable syndicaliste qui cresse irrésistiblement l'exploité contre l'exploiteur.

A vivre ce mouvement des jours d'orage et de lutte, on se sent emporté par le souffle ardent d'un passé héroïque — passé où le mouvement ouvrier ne connaissait pas encore l'influence démoralisante des politiciens.

Ah ! que ceux qui n'ont plus confiance au syndicalisme révolutionnaire ; que ceux qui disent que le syndicalisme ne se suffit pas à lui-même viennent au Havre ! Ils apprendront au contact journalier de la rude bataille engagée par les marins contre la puissance du Comité Central des Armateurs de France que l'idée claire et brutale de la lutte des classes est plus vive que jamais.

Ces fiers enfants de l'Océan ne sont pas de ceux qui ploient la tête — surtout devant les politiciens.

Habitués à regarder en face les périls et les dangers que renferment les immenses mouvances, ils savent se dresser en hommes, en producteurs conscients de leur propre valeur, contre toutes les forces de répression : gouvernementale et patronale.

Les syndiqués de ce pays peuvent saluer les marins du Havre ; ceux-ci leur montrent comment on mène la guerre des classes.

Il est neuf heures du matin. Devant le Cercle Franklin, plus de 10.000 marins et dockers sont déjà massés. C'est le meeting journalier, le rendez-vous où l'action se concrète.

Les volontés se tendent à nouveau pour la continuation de la lutte.

La plupart de ceux qui sont là n'ont pas encore dormi ; toute la nuit, rôdant sur les quais, ils firent une chasse à l'homme impitoyable. Mais, dominés par le puissant

sentiment de classe, ils sont là prêts à recommencer.

Le meeting ouvert, on fait un appel nominal par bateau.

Et puis ensuite de nombreux camarades viennent démontrer la trahison des réformistes.

Julie demande aux marins de traquer sans pitié les renards et d'employer les méthodes d'action directe. Il leur montre également que la lutte entre le capital et le travail revêt parfois le caractère d'une tragique violence. Il parle ensuite des marins de Marseille qui sont prêts à marcher par dessus la tête et la volonté de leurs chefs réformistes — et il termine en disant que le prolétariat ne peut se défendre que dans le syndicalisme et en revenant aux vieilles méthodes d'autrefois.

Au meeting c'est l'après-midi, à 15 heures, marins et dockers réunis ensemble acclament les différents orateurs qui font passer devant leurs yeux la vivante image de leur misère infinie.

Dans cette salle plus de cinq mille grévistes sont assés et c'est tout le long cri de misère et de souffrance des parias, des maudits de la mer qui passe dans la salle, ébranlant les murs du Cercle Franklin.

A l'issue du meeting, des syndicalistes de la vieille C.G.T. décident de se porter au lieu de réunion du syndicat réformiste pour obliger le secrétaire à démissionner.

C'est alors un long flot humain qui déferle dans le Cours de la République.

En arrivant devant la gare, les marins aperçoivent assés à la terrasse d'un café le renégat Montagne, ancien secrétaire des inscrits maritimes — lequel a volé plus de quarante mille francs. Ils en profitent pour lui administrer une sévère correction — correction dont tous les habitants du Havre se montrent satisfaits ; car ce gredin réformiste qui, en même temps, est conseiller municipal, est considéré par la population comme une tripotille.

La police intervient au bout d'un moment pour désarmer l'ex-sociétaire qui est en assez piteux état.

Il y a des remous et quelques bagarres se produisent, au cours desquelles plusieurs arrestations sont opérées.

(Voir la suite en 3^e page)

Et la comédie continue

Le maître-chanteur Léon Daudet et son servile roquet Maurice Pujol ont de nouveau pointé leurs batteries sur la *Libertaire*.

A court de simili-arguments et de grotesques témoignages, ils ont essayé de donner le change sur un interview de moi paru dans *Le Petit Provençal* du 3 août.

Est-il bien nécessaire que je réponde à ces nouvelles insultes ? Je ne crois pas. Cependant, lorsqu'on a affaire à d'aussi répugnants personnages que le père de mon petit camarade Philippe, il est bon de mettre les points sur les i, et cela plutôt deux fois qu'une.

Déjà, dans l'*Action Française* du 9 août, Maurice Pujol faisait l'âne pour avoir du foin. Dans un article intitulé : « Un aveu de Georges Vidal », il relevait la plupart des passages de l'interview du *Petit Provençal* et en discutait les termes avec une méticuleuse bêtise. Dans l'*Action Française* d'hier, Léon Daudet a repris à son compte la méthode (?) de Philarrète Pujol.

C'est la qu'éclate la mauvaise foi évidente des aventuriers de la rue de Rome. Ils savent très bien qu'un interview n'est pas un article, et que je ne peux être responsable de la façon dont un journaliste a interprété une conversation, ni de la façon dont le journaliste a rédigé son papier. Mais, en maître-chanteurs professionnels, ils ont autre chose à faire qu'à respecter la vérité, n'est-ce pas ?

Il est aussi un autre point sur lequel je les mets au défi de me démentir. Le journaliste Pierre Humbourg, que j'ai rencontré incidemment à Marseille, n'a pu que résumer une conversation, car il n'avait pas pris de notes. Comme Humbourg est un journaliste consciencieux, son interview était véridique dans l'ensemble. Mais comme Humbourg n'avait pas suivi l'affaire dans tous ses méandres, son interview était forcément approximative dans les détails.

En un mot, l'interview du *Petit Provençal* a été faite de chic, et les termes du papier ne sont en aucune façon les miens.

Ces quelques précisions établies que restait-il des attaques de Daudet ? Rien : une querelle sournoise sur des mots plus ou moins impropres employés par le reporter du *Petit provençal*. Et je ne m'y étendrai pas plus longtemps. Lorsque j'ai dit que

Philippe Daudet m'avait trompé en me demandant des renseignements sur Paris, je n'ai fait que répéter ce que j'ai eu l'occasion de dire plusieurs fois à l'instruction. Mais je voudrais bien savoir où Pujol m'a vu « renoncer à la version imbécile et odieuse de Philippe converti à l'anarchie ». Pujol sent sa thèse tellement fragile qu'il a besoin de recourir au mensonge. Je n'ai, en effet, jamais dit ou écrit le moindre mot pouvant prêter à équivoque sur ce sujet. Si Philippe m'a caché sa véritable identité, c'est sans doute justement pour que ne soit pas mise en doute la sincérité de sa révolte. Le malheureux et cher petit camarade aurait craint de trouver trop de distance chez moi s'il m'avait avoué être le fils de l'ajet Porc Royal.

Et maintenant une dernière remarque — et qui ne manque pas d'importance. Léon Daudet, dans l'*Action Française* d'hier, écrivait que sous « l'interrogatoire pressant » du juge je me mis à pleurer ! Il y a quelque chose de vrai, là-dedans, — et qui n'est pas à l'honneur du juge Barnaud. Il est exact que, au cours d'un des interminables interrogatoires que je dus subir, je sentis mes yeux s'humecter de larmes de rage et d'indignation. Ce fut lorsque le juge Barnaud me cria, ma déposition terminée : « Je suis certain que vous me cachez quelque chose. Je suis fermement convaincu que la lettre soi-disant écrite au Grenier de Gringoire, où Philippe vous appelait « cher copain », je suis fermement convaincu que cette lettre vous l'avez fait écrire par la force pour vous couvrir ! » Ah ! j'ai bonne mémoire, M. Barnaud, et si, tout en étant homme de parti, vous êtes un homme sincère, je vous mets au défi de me démentir ! Eh bien, oui, je l'avoue, pendant quelques minutes j'ai été ébranlé par la monstrueuse partialité de ce juge. Et puisque Léon Daudet, mis au courant par son ami Barnaud, a rappelé cet incident, c'était à mon tour de dénoncer aux gens de cœur l'esprit de parti et de caste des hommes qui ont accepté la terrible responsabilité de juger leurs semblables.

Et, pour terminer, inutile de dire que je maintiens en tous points les dépositions que j'ai faites jusqu'à ce jour.

Georges VIDAL

Relations bolchevistes

Les journaux annonçaient hier matin qu'à l'occasion de l'anniversaire du vote de la Constitution, l'ambassade d'Allemagne à Moscou avait organisé une grande réception à laquelle prirent part M. Tchitcherine et les principaux fonctionnaires du commissariat russe aux Affaires étrangères.

Tiens, tiens, voilà qui est curieux. Toute la presse bolcheviste à l'étranger combat violemment la Constitution de Weimar et l'actuel gouvernement allemand. Et pendant que l'on « bourre le crâne » au bon peuple, S. Ex. Tchitcherine assiste aux réceptions de l'ambassadeur d'Allemagne.

« Nécessité diplomatique », dira-t-on. Oui, nous savons. Mais est-ce aussi par nécessité diplomatique que l'ambassade russe à Berlin a hissé le drapeau rouge pour fêter l'anniversaire de la Constitution allemande ? Rien ne l'y obligeait cependant, et il eût été bizarre de voir les communistes allemands, qui ont fait une contre-manifestation en ce jour de fête, venir en signe de protestation arracher le torchon rouge de l'ambassade bolcheviste.

Mais les peuples se font tuer pour des drapeaux et les « communistes » n'ont pas encore compris que le rouge de l'émblème était tout ce qui restait de la Révolution.

CHEZ LES FASCISTES

Honnêteté politique ?

L'Italie Nouvelle, hebdomadaire fasciste parisien, fondé par Nicola Bonersivici pour faire connaître aux Français les... délices du régime fasciste, pour le compte du « grand Parti » et de la « grande Italie » — ce qui est la même chose — dans le n° 5 du 10 août est orgueilleux de reproduire le discours prononcé par Mussolini au Congrès national fasciste de Rome.

Nous regrettons que volontairement aient été oubliées quelques phrases, omissions qui suffisent pour enlever au discours toute sa valeur « guerrière », ce qui nous contraindrait d'intervenir pour mettre toute chose au point, même si cela pouvait déplaire à ces messieurs de l'Italie Nouvelle.

Ainsi où l'on lit : « Quand les temps durs seront passés, etc... » on doit lire : « Quand les temps durs de l'état de siège, etc... » ; car nous voulons nous aussi rendre hommage à la brutale affirmation mussolinienne : « L'Italie est en état de siège ; les fascistes, nouveaux soldats d'aventure, bivouaquent et agissent comme en pays... conquis, c'est là ce que nous voulons que le monde civilisé sache. »

Mais il y a quelque chose de plus que l'Italie Nouvelle tait et escamote. Mussolini, en dépit des combattants et de l'opposition a déclaré : « Nous voulons vivre dans le danger, en fascistes ». Puis, constatant l'isolement moral auquel est condamné le fascisme, il a ajouté, comme pour se rassurer : « Nous avons la force armée de l'Etat renforcée d'une autre force armée (la milice fasciste) qui est entrée en fait et en droit dans la Constitution ».

Et alors, messieurs de l'Italie Nouvelle, que devient le fameux « consentement général » ?

Soyez, au moins pour une fois sincères et déclarez que votre fortune est exclusivement fondée sur le banditisme à solde — et que cela n'a absolument rien à voir avec le « Risorgimento », à moins qu'on ne veuille cyniquement renverser les termes historiques.

AUTOUR DU CADAVRE DE MATTEOTTI

La Tribuna qui formulait il y a quelques jours, des hypothèses autour du cadavre de Matteotti, aujourd'hui se fait misérablement.

On fait courir le bruit que le cadavre du malheureux aurait été porté à Viterbo et jeté dans une vasque d'acide sulfurique, et qu'alors il serait vain d'espérer l'identifier.

Le mystère reste toujours plus impénétrable et personne n'essaie plus de le pénétrer fut-ce par des hypothèses.

Tandis que Duminé reste dans sa position

Deux enterrements

Il arrive parfois que l'on dit : « Une fois mort, nous sommes tous égaux ! » Philosophiquement cela est peut-être vrai. Mais dans cette société d'orgueil et de plaisir, pour assouvir orgueil et plaisir, on se sert même des morts à titre de réclame.

L'histoire des deux enterrements le prouve suffisamment.

Dans les grandes villes ce sont des choses qui peuvent passer inaperçues ; mais dans des petites villes comme Nîmes, les événements sont assez rares pour que l'on y porte attention.

Le 9 août, à sept heures du matin, un corbillard sort de l'hôpital. Le conducteur et deux porteurs seulement accompagnent le corps. Nous savons bien nous autres anarchistes, que mort, on doit se débarrasser au plus vite de notre cadavre, et nous renions les services de ces messieurs. Mais pour des êtres religieux comme celui que l'on menait en terre, il en va tout autrement. Et c'est ainsi qu'il ne se trouva pas dans Nîmes un curé assez charitable pour assister ce bougre-là parti sans laisser d'héritage.

Au même instant, préparation d'une cavalcade monstre. Monseigneur Marty, mort de la maladie des riches, était sur le point d'être porté dans le somptueux caveau des évêques, au chœur de la cathédrale. Ah ! ces gens ne partent pas seuls. Sur un ton kilomètre, successivement, orphelins et orphelines, quantité de religieuses en costume, pauvres malheureuses victimes du Dieu de leur religion ; les petits vieux, les plus gros, choisis dans les maisons de commerce que l'on désigne sous le nom d'hospices d'humanité ; quantité de vieilles filles aux joues plissées, bon nombre de vieilles femmes qui se ratrapent dans ce truc-là avec le regret de ne plus pouvoir nocer, et qui comme le diable se font ermite ; les sociétés royalistes de la région qui nous ont donné un aperçu de leur faiblesse, car elles n'avaient pas pu mobiliser une demi-douzaine d'individus par équipe.

Quant au clergé, s'il ne s'était pas trouvé un curé pour aller à l'enterrement du pauvre bougre de l'hôpital, ils étaient bien là trois ou quatre cents à la queue leu-leu, tous aussi gras les uns que les autres. Puis voici la demi-douzaine d'évêques encore plus gros que les curés, mais vêtus avec un luxe à faire manger les malheureux d'une ville de cent mille âmes pendant une longue période (où est-ce petit enfant de l'étable de Bethléem ?) Puis le corps luxueusement décoré d'un manteau hors de prix, qu'il n'a pas envie de partager comme le fit jadis saint Martin, un jeune homme encadré de deux gros curés.

Voici maintenant M. le Préfet avec le maire protestant Pau, les représentants de l'armée, les élus du département, et c'est tout.

Enlevons à ce cadavre la liste des malheureux amenés à l'obligatoirement, et la clique d'aigrefins intéressés à suivre sa dépouille, et il paraît tout seul accompagné du porteur, comme le copain de l'hôpital.

Les réflexions entendues dans la foule des curieux qui regardait passer la cavalcade, étaient plutôt méprisantes pour l'excusable religion qui possédait, pour le malheur du monde, tant de force.

Et quand donc le Jésus qui, paraît-il, chasse un jour les marchands installés dans le temple, reviendra-t-il chasser une Lonne fois pour toutes ces nouveaux marchands qui tire que les mercantis du temple de l'époque, trouvent le moyen de placer une marchandise invisible, il est vrai qu'ils font cela au nom du saint Esprit !

Raoul REYNAUD.

négative, et que de nombreux groupes fascistes se préparent à partir de Bologne pour Rome pour aller afficher autour de pancartes qu'il y a de fascistes morts sur le quai Arnaldo de Brescia, lieu où advint l'ignoble rapt du député mitraire.

Et le monde civilisé attend que la magistrature italienne...

Pour Henri Guilbeaux

Que mes amis Wullens et Vidal m'excusent d'empiéter pour une fois sur leur domaine, mais je cède à un désir fou de dire ma pensée sur un opuscule paru récemment, et je leur promets formellement de ne plus recommencer.

Ayant eu vent de la prochaine parution d'un numéro spécial de la si intéressante revue *Les humbles*, consacré à Henri Guilbeaux, j'avais manifesté à Wullens mon étonnement en même temps que ma crainte de voir des amis que j'estime beaucoup défendre ceux qui se font les tortionnaires des penseurs de Russie.

Hélas ! mes craintes ne furent que trop justifiées par les faits !

Ah ! quand Maurice Wullens a un ami, il ne l'abandonne pas facilement, et l'on pourrait féliciter hautement notre camarade si, dans l'effort qu'il tente, ne se glissait pas une omission formidable qu'on s'étonne même de voir se produire en les 112 pages de ce cahier.

Wullens part d'une bonne intention en voulant souligner tout le monde littéraire dans un mouvement de protestation unanime contre l'exil et la condamnation monstrueuse qui frappent Guilbeaux unique, mais irréductible pendant la guerre. Il nous relate son admiration pour l'œuvre immense accomplie par Guilbeaux dans sa revue *Demain*.

J'eus l'heur d'en lire quelques numéros pendant l'infesté boucherie et je me souviens encore de la joie éprouvée à la lecture des pages courageuses qui chantaient la vie alors que tout concourait à la mort hideuse.

Ah ! oui, en ces moments-là, j'admirais sans aucune réserve l'homme qui, de Suisse, nous envoyait le réconfort d'une parole humaine dans la géhenne.

Mais depuis...

Depuis, Henri Guilbeaux parti en Russie, fut un des associés de Lénine et Trotsky dans l'œuvre d'assassinat de la Révolution russe. Depuis, Guilbeaux connut tous les actes de féroce autocratie accomplis par les chefs du bolchévisme ; il connut les attentats monstrueux des dictateurs contre toute la pensée libre ; il sut que tous ceux qui ne voulaient manier l'encensoir sur les Saints Livres de l'orthodoxie marxiste étaient traqués, emprisonnés, fusillés, quelquois, envoyés dans les bagnes sibériens souvent. Il connut tout cela, et non seulement il le connut, mais il l'approuva.

Guilbeaux fut pacifiste... mais une reproduction photographique publiée en horstexte de ce numéro des *Humbles* nous le montre riant et piastonnant aux côtés du ministre de la guerre de Russie : Trotsky, et ceci compense et détruit largement cela.

Guilbeaux fut calomnié, traqué, condamné pour sa pensée, mais un numéro pas très vieux de l'*Humanité* nous donnait un article de Guilbeaux dans lequel les anarchistes étaient calomniés par lui et où il justifiait la terreur « rouge » à l'égard des penseurs libres de Russie.

Guilbeaux est proscri... mais Guilbeaux, en Russie, ne protesta pas contre les proscriptions lancées contre Voline, Schapino et autres camarades, uniquement pour délit de pensée, bien au contraire Guilbeaux approuve les décrets d'exil.

J'ai lu et relu attentivement, mon cher Wullens, toute la copieuse apologie de Guilbeaux que tu viens de publier, et rien, rien du tout, n'a pu me faire prendre en pitié ce complice des tortionnaires.

Guilbeaux, dis-tu, a été condamné à mort par contumace : il faut s'élever contre ce jugement. Bien que n'étant pas juriste, je puis cependant te dire que sa condamnation n'a rien de plus que la même chose, car Guilbeaux n'est en France qu'un étranger, et en France tout étranger doit immédiatement se renouveler toute la procédure d'extradition, et nul doute qu'il sera acquitté avec les preuves d'innocence qu'il possède.

Tandis que tous ceux qui furent exilés pour délits de pensée par le gouvernement bolcheviste, ceux-là sont avertis qu'ils ne doivent pas rentrer en Russie sous peine de mort sans jugement.

Et vois-tu, mon cher Wullens, tant que Guilbeaux n'aura protesté contre la sentence inique du gouvernement bolcheviste à l'égard des anarchistes et syndicalistes russes exilés ou emprisonnés, je me croirai autorisé à dire que c'est un tortionnaire et qu'à ce titre il n'a droit à aucune pitié.

Guilbeaux demande à rentrer en France alors qu'il jouit en Russie d'une situation privilégiée et officielle. D'autres plus intéressants demandent à rentrer en Russie, alors qu'ils vivent pauvrement et doivent se cacher dans leurs lieux d'exil pour ne pas encourir la répression qui s'acharne particulièrement sur les subversifs étrangers.

Ceux-là m'intéressent et me touchent davantage.

Et j'aurais préféré te voir consacrer un numéro des *Humbles*, n'aurait-ce été qu'un simple cahier de 32 pages, pour les anarchistes et syndicalistes russes exilés. Nous aurions été si contents de te le consacrer !

Un seul article me semble près de la réalité — encore que trop apitoyé en faveur de Guilbeaux — c'est celui de Marcel Wullens, ton frère, à qui je veux emprunter cette belle phrase :

« Guilbeaux s'étonne de l'animosité des anarchistes du *Libertaire* — et d'autres contre le bolchévisme. Animosité réciproque et bien compréhensible qui, du côté bolcheviste russe, se traduit d'ailleurs par des actes de répression, tandis que les autres se contentent, hélas ! de subir et de protester platoniquement ! »

Mon cher Wullens, j'écris ces mots sans désir de polémique et sans mauvaise intention, car j'éprouve pour toi une bonne et franche amitié, mais uniquement pour mettre certaines choses au point et exhiler toute la peine que j'éprouve à te voir te dépenser pour un homme qui, si son parti triomphait en France, serait peut-être celui qui signifierait ton acte d'exil.

Allons, Wullens, à quand le numéro spécial des *Humbles* pour les anarchistes et syndicalistes russes exilés ?

Et tu verras alors combien plus chaudes et plus nombreuses te viendront les affirmations de solidarité pour la campagne. Car, vois-tu, nous avons fait notre cette formule : « Avec les victimes, toujours ; avec les oppresseurs, jamais ! »

Louis LOREAL.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

L'automobile du progrès humain qui, aux dires de certains apôtres d'un fatalisme à toute épreuve, poursuit une course qui ne connaît pas d'obstacles, me semble au contraire et actuellement passablement déginglée. La guerre, entre autres dévastations, en a démolie le moteur. La superbe limousine de l'optimisme est devenue un vieux tacot poussif qui dévale à reculons une pente bien péniblement grimpée.

D'aucuns affirment que cette marche en arrière, trop apparente pour être née, n'est que passagère... C'est reculer pour mieux sauter, ou si vous aimez mieux une sorte de repli stratégique !

Eh bien, moi, je dis que tout ce qu'on raconte en l'embellissant de phrases pompeuses, voire pseudo-scientifiques, sur le progrès continu, fatal, inéluctable, c'est de la blague ! Je considère comme de vaines paroles toutes les élocutions sophistiquées-littéraires sur ce sujet de gens qui n'ont pas éprouvé le dur contact de la vie des travailleurs qui n'ont pas souffert les mêmes douleurs, subi la même exploitation, lutté pour le pain quotidien, ressenti au spectacle des inégalités sociales, des crimes abominables perpétrés par la caste bourgeoise, la même rancœur, le même dégoût, la même révolte.

Certes, je ne nie pas le progrès. On tue aujourd'hui beaucoup plus vite et sur une plus grande échelle qu'autrefois. Les guerres d'antan n'étaient que jeux d'enfants comparés à notre dernière guerre du Droit... et de la Civilisation !... Des savants expérimentent même des procédés nouveaux qui feront encore beaucoup mieux... à la prochaine !...

Autrefois, on infligeait aux prisonniers d'odieux suppléments, tandis qu'aujourd'hui on les fait mourir à petit feu, mentalement et physiquement. Il arrive même que quelques veinardeux réussissent à se libérer en se pendant aux barreaux de leurs cellules. Evidemment, tout cela est fort appréciable et si c'est cela le progrès, il est certain.

Mais ce n'est pas de ce progrès-là que je veux parler, mais du progrès humain, qui se traduit par l'amélioration des conditions de vie, par l'émancipation de l'esprit, par le maximum de liberté.

Et c'est en se plaçant à ce dernier point de vue que j'affirme, avec tous ceux qui n'ont pas sur les yeux un bandeau plus ou moins doré, que notre époque marque un recul certain.

Je sais bien que des personnages qui se croient qualifiés parce qu'ils ne travaillent plus pour parler au nom des véritables travailleurs, je sais bien que des journalistes qui sont payés pour cela, entrent chaque jour le capitalisme et font miroiter aux yeux des prolétaires les bienfaits d'une révolution imminente. Littérature de bon rapport pour les professionnels de la révolution. C'est tout !...

Dans « l'Humanité », L. Sellier signalait que 900.000 bulletins avaient voté le 11 mai pour les politiciens bolchevistes, et qu'il n'y avait que 60.000 membres du parti, et 200.000 lecteurs de « l'Humanité ». N'est-ce pas symptomatique ?

Si l'on examine le mouvement ouvrier, ou plutôt le mouvement syndical, que de pénibles constatations !... Nous voyons d'abord une C. G. T. pourrie de réformisme de collaboration de classes, et dont les dirigeants inamovibles sont les plus beaux ornements des antichambres ministérielles. Bien que le nombre de leurs dupes soit moins considérable, ils n'en réussissent pas moins à faire vivre un journal quotidien, et à se faire vivre eux-mêmes le plus confortablement possible. Leur action de revendications sociale ou même corporative ? Nulle ou à peu près !

Vous me direz, il y a la C. G. T. dite Unitaire qui groupe sous le signe de Moscou les ouvriers révolutionnaires. Hélas !... Il ne s'agit en l'espèce que d'un second Parti communiste dont l'action est subordonnée aux ordres de l'U. S. R., laquelle est sous la dépendance directe de l'Internationale Communiste, ou si vous préférez du gouvernement russe. On comprend que toutes les agitations entreprises ou tentées par cette organisation le soient pour des buts qui n'ont rien à voir avec l'émancipation des travailleurs, et suivant les besoins de la politique étrangère de M. Tchitcherine. Et là aussi, le ministère Monmousseau et autres travailleurs honoraires peut attendre patiemment l'heure de la « Révolution Mondiale ».

A côté de ces deux C. G. T. dans lesquelles il n'y a pas de salut, voici que se dessine un mouvement d'importance plus importante encore, mais qui est l'espérance se développer, et réunira un jour prochain tous les travailleurs qui ont une autre ambition que de servir de marchepied à des pontifes orgueilleux et parasitaires comme tous les politiciens de leur espèce. Je veux parler du mouvement autonomiste qui peut, par une réforme judiciaire des mœurs syndicales actuelles redonner au monde du Travail la confiance qu'il semble avoir définitivement perdue et non sans cause.

Il n'empêche qu'en attendant, et face à toutes ces divisions imputables autant aux appétits des chefs qu'à l'avachissement de la masse, la bourgeoisie triomphe insolamment.

Le recul de l'esprit de révolte va-t-il s'accroître ? Oui, si les hommes se contentent de prendre pour monnaie courante les plus belles prophéties de leurs mauvais bergers, sans faire autre chose que d'attendre. Non, si tous veulent réagir et s'atteler à la besogne, et si pour commencer ils prennent le balai pour nettoyer les écuries prolétaires, ou tout au moins retirer le picotin aux animaux qui s'y engraisent.

Il y a autre chose ? Bien sûr !...

Pierre MUALDES.

Sur le terrain économique.

En annonçant le succès de M. Maurice de Rothschild aux élections partielles dans les Alpes-Maritimes, le « Matin » d'avant-hier ajoutait que l'heureux candidat devait son triomphe au fait qu'il s'était placé, durant sa campagne, sur le seul terrain des questions économiques.

Les journaux d'hier nous annoncent que M. de Rothschild est accusé de corruption

électorale. Pour gagner des voix sur son concurrent, il aurait dépensé plus de deux millions.

Voilà bien le terrain économique dont nous parlait le « Matin » !

○○○

Le bon serviteur.

L'intran consacre quelques lignes à M. Félix David, qui depuis cinquante-trois ans travaillait dans la même maison, et qui à la suite d'un écho du journal de la rue Réaumur, vient d'obtenir de la Société d'encouragement une médaille de bronze.

Et l'intran de conclure : « Plus d'un demi-siècle de bons services. Y a-t-il pour cela trop belle récompense ? »

Nous aussi, nous nous réjouissons de l'initiative de la Société d'encouragement. Nous aimerions voir — afin de les reconnaître — attachée au cou de tous « ces bons serviteurs » la médaille qu'on leur accorde pour les récompenser de leur lâcheté et leur trahison.

Nous aimerions voir défiler tous ces asservis, la médaille pendue à un collier, car ils ne sont pas de race humaine, mais de race canine.

Ce sont des chiens couchants qui n'ont jamais compris et ne comprendront jamais la belle fable de La Fontaine : « Le loup et le chien ».

La Vie des Lettres

NOTULES :

Dans un récent numéro de « Paris-Soir » (29-7-24), Gabriel Reuillard présente Georges-Armand Masson, le spirituel pasticheur que l'on sait :

« Armand Masson, l'un des premiers auteurs du « Chat Noir » de Salis, avec Jules Jouy, Mac Nab, MM. Jacques Ferny et Maurice Donnay, l'auteur d'un recueil de poèmes trop modestement intitulé « Pour les Quais » — mais qui reste dans les bibliothèques — était le père de M. Georges-Armand Masson. C'est dire de l'écrivain que j'ai l'honneur de vous présenter aujourd'hui qu'il a de qui tenir pour la finesse de l'esprit, le tact et, dans la liberté la plus enjouée, la parfaite élégance d'une écriture sobre, mais ferme.

Poète symboliste avec « La Mille et Unième Nuit », poète en prose avec « En Habit de Mezzetin », critique littéraire avec trois monographies sur Paul Fort, Madame de Noailles et Anatole France, il a su se montrer critique des mœurs politiques non moins habile ni spirituel avec « Soliveau » et, enfin, fantaisiste du meilleur goût avec « Le Parfait Plagiaire ».

« Il pense, justement, qu'il n'y a pas de genre littéraire supérieur ou inférieur, mais des artistes inférieurs ou supérieurs dans chaque genre. Aussi accueille-t-il avec le plus grand égoïsme — et la plus grande joie, lorsque le talent s'y révèle — toutes les productions du goût. Qu'un beau vers parle à son esprit et à son cœur, et qu'il chante harmonieusement dans sa mémoire, il n'y sera pas balayé par la trombe d'une symphonie à grand orchestre. Il y a de la place pour deux, trois, quatre belles choses, et davantage même, dans son esprit, que touche incessamment la baguette magique de la fantaisie. »

— Dans « l'Intransigeant » (13-8-24), M. André Laphin anime la figure de M. Kleinmann, maître officier de Montmartre :

« Montmartrois né à Montmartre, il y fut élève à l'école communale de la rue de Clignancourt. Puis sa mère, veuve avec enfants, le mit en apprentissage. Michélin, célèbre élève de Legu, lui apprit le dessin ; Calouette, de l'Institut, lui apprit le modelage. Il devint graveur sur pierres fines, sur camées... Vous voulez un maître de Montmartre qui fut un artiste montmartrois ? Le voici ! Il fréquentait Rodin quand celui-ci, pour vivre, faisait du carton-pierre. Il vécut au milieu même de cette école des Batignolles où brillèrent Fantin-Latour, Carrière, Renoir, Manet, etc..., continuant de l'Ecole française. Il vendit le « Courrier français » pendant dix ans. C'est lui qui fit l'exposition Willette. Willette ! Forain ! Steinlen ! Mery ! Est-ce que sa vie n'a pas été inséparable de la leur !... N'a-t-il pas consacré près de son cœur quelques-uns de leurs meilleurs dessins ?... Avec quelle admiration il s'exprime sur ces maîtres !... Voir sur de charmants fantaisistes oubliés, comme Sommi... »

« — C'était, nous dit M. Kleinmann, un parent du grand surcriston dit avoir abrégé le nom pour faire son pseudonyme. Il était très pauvre et habitait à l'hôtel, 29, rue Lepic. Il finit par s'installer dans un appartement où il ne tarda pas à mourir. « Depuis que je suis dans mes meubles, je n'ai que des ennemis », me déclara-t-il, malicieusement, pendant son agonie... »

Où aller ce soir ?

Théâtres lyriques

OPERA-COMIQUE. — 20 h. 30 : Manon. GAITE-LYRIQUE. — 20 h. 45 : Les Vingt-Huit Jours de Clairette.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — 20 h. 15 : Le Duel. RENAISSANCE. — 21 heures : L'Entolée. NOUVEL AMBIGU. — 20 h. 45 : Le Mystérieux Jimmy.

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — 21 heures : Knock ou le Triomphe de la Médecine.

Cabarets artistiques

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Arts). — A 21 heures : Les chansonniers Géo Robert, Dornano, Brubach, Line de Tarbes et Louis Loré. Spectacle d'art et d'éducation.

LE PERCHOIR. — 21 heures : L'Antenne magique.

LA CHAUMIERE. — 21 heures : Spectacle varié.

LE PIERROT NOIR (11, rue Germain-Pilon). — Dranoël et les chansonniers. LA VACHE ENRAGEE (4, place Constant Pequeux). — 20 h. 30 : Veillée d'art ; Maurice Hallé et les chansonniers.

La comédie de Londres

LES NEGOCIATIONS SE POURSUIVENT

Les ministres français, belges et allemands, ainsi qu'un certain nombre d'experts, se sont réunis hier, à 10 h. 30, à Downing-Street. M. MacDonald n'assistait pas à la réunion.

Cette conférence qui a porté sur les questions restées en litige : évacuation militaire de la Ruhr, maintien des chemins de fer français et belges sur le réseau ferré rhénan, livraisons par l'Allemagne de matières colorantes, etc., s'est poursuivie jusqu'à 12 h. 50.

Hier à dix-sept heures, les délégués des trois puissances ci-dessus se sont réunis à nouveau à Downing-Street, et délibèrent encore à l'heure où nous téléphonons.

COMMENTAIRES BRITANNIQUES

« Le fait le plus saillant de la journée, écrit l'*Evening-News*, a été la réunion au 10 de Downing-Street des représentants de la France, de la Belgique et de l'Allemagne. Cette réunion constitue la première entrevue officielle entre les délégués des trois puissances, et se présente comme un événement diplomatique de la plus haute importance.

« Il est à noter qu'elle constitue également une innovation dans l'histoire du Foreign-Office : c'est en effet la première fois que des délégués de puissances étrangères se réunissent à Downing-Street hors de la présence d'un premier ministre anglais.

« Le principal objet de la discussion a été la question de l'évacuation militaire de la Ruhr par les franco-belges. On connaît les deux thèses en présence : Les Français désirent prolonger cette occupation plusieurs mois encore dans le courant de l'année prochaine, parce qu'il faudra, selon eux, de dix à douze mois aux alliés pour se rendre compte que l'Allemagne exécute effectivement le plan Dawes. »

Le veau d'or

Un anglais le colonel Winterbottom de Derby, qui est mort le 23 avril dernier, a laissé une fortune de près de un million de livres, soit au change actuel plus de quatre-vingt millions de francs. Le « trésor » a perdu plus de trois cent mille livres de droits de succession.

Est-il utile de faire une fois de plus le parallèle entre la misère affreuse de certains et la honteuse fortune des autres ?

Quatre-vingt millions de francs, placés à 6 % représentent un revenu de 12.000 francs par jour, c'est-à-dire 500 francs par heure et cela pendant que de pauvres héros, des hommes aussi, crévent littéralement de faim et que des pauvres mères n'ont pas de lait à donner à leurs mioches.

500 francs par heure sans rien faire alors que les parias sont obligés de travailler un mois parfois, pour gagner cette même somme, qui leur permet tout juste de vivre. Et l'on ne peut que s'étonner, de l'incompréhension des masses ouvrières qui ne se révoltent pas, à la lecture de ces faits, étalés dans la première page d'un journal.

Hélas, la richesse règne encore en maîtresse sur notre planète et le Veau d'Or est toujours debout.

Agrippine voyage

La reine-mère Marie-Christine est arrivée ce matin à Paris, venant de Suisse. Elle a été reçue à la gare par M. Quinones de Leon, ambassadeur d'Espagne, par un officier de la maison militaire du président de la République et par un représentant du président du Conseil, ministre des Affaires étrangères.

Les représentants de MM. Doumergue et Herriot ont salué la reine-mère et lui ont souhaité la bienvenue au nom des deux présidents et du Gouvernement français.

S. M. Marie-Christine retournera samedi à Saint-Sébastien.

Si MM. Herriot et Doumergue représentaient en réalité le peuple français, personne, en leur nom, n'aurait été saluer la mère du royal macaque Alphonse XIII.

Nous n'avons pas oublié Matteu et Nicollau. Nous nous souvenons toujours de Acher et tout le prolétariat français est unanime pour cracher son mépris à la face du roi-let d'Espagne, qui maintient derrière les grilles nos malheureux camarades.

C'est en leur nom propre et en celui de la réaction que MM. Doumergue et Herriot ont salué la reine-mère d'Espagne.

Le crime de Versailles

LES DEUX VOYAGEURS SUSPECTS SONT INNOCENTS

Versailles, 13 août. — Les recherches engagées pour retrouver les deux assassins de l'ingénieur Dutfoy n'ont donné encore aucun résultat. Ce matin, deux employés de la gare de Versailles rive gauche et un sous-officier du 5^e génie avaient déclaré avoir aperçu, aussitôt après la découverte du crime, deux voyageurs suspects essayant de quitter la gare par une autre porte que celle de la sortie habituelle. Ils furent donc convoqués à la Sûreté générale et mis en présence d'un sujet russe et d'un Polonais qui, soupçonnés d'avoir pris part au crime, avaient été gardés à vue.

Mais les trois témoins n'ont pas reconnu ces deux hommes qui, d'ailleurs, ont fourni l'emploi de leur temps, reconnu exact par la police.

D'autre part, on avait supposé que chacun des bandits était armé d'un instrument pour commettre le crime, des fragments de lime ayant été trouvés auprès de la victime dans le compartiment.

« L'enquête a révélé que ces fragments de lime provenaient d'un tiers-point appartenant à un chef de train qui, lorsque le crime fut découvert, avait brisé cet outil en voulant ouvrir une boîte à pansements pour prodiguer des soins au blessé. — (Radio.)

LEURS DIVIDENDES

L'ACCIDENT

DE SAINT-JEAN-SUR-FOINON

Fougères, 13 août. — La victime du terrible accident survenu le 11 août dernier, au cours des opérations de battage, dans une ferme de Saint-Jean-sur-Foinon, M. Jean-Louis Doulaud, qui avait eu le bras pris par le battage, a succombé aujourd'hui à sa blessure.

Décapité par sa charrette

Toulouse, 13 août. — Un homme paraissant âgé de 55 ans, a été découvert hier soir près de Port-Saint-Simon, sur la route nationale, complètement décapité. On crut d'abord à un terrible accident d'automobile, mais l'enquête ouverte démontra que le malheureux, qui se nommait Joseph Gaston Roulier, au service de M. Pujols, marchand de vaches laitières à Toulouse, avait été écrasé par sa propre charrette, retrouvée non loin de là. — (Radio.)

« Ecoles de cambriolage »

Dans un article de la « Presse » du 12 août, nous relevons le passage suivant : « Se trouve-t-on en présence d'une bande organisée ? On ne le sait pas encore. Mais ce qui est certain, d'après les témoignages des victimes, c'est que, parmi ces escrocs, on remarque plusieurs Algériens. Il y a quelques jours, la « Presse » signalait la présence dans la capitale de nombreux indigènes sortis d'une école de cambriolage fondée à Alger. Cette étrange pépinière a-t-elle envoyé sur le continent de nouveaux spécialistes dressés à un genre de vol bien spécial ? »

Cette étrange pépinière, non brave rédacteur, c'est tout simplement une prison quelconque où vous avez coutume d'envoyer pour une peccadille les malheureux Algériens que, sous couvert de civilisation, vous abrutissez à coups d'absinthe, de catéchisme et de patriotisme.

Et ceux qui sont rebelles à votre préparation, — je dis bien « rebelles », car un Français dans le même cas s'attribuerait les qualificatifs creux de « patriote » et de « héros », — ces rebelles donc, à la moindre velléité de révolte, ne les fourrez-vous pas dans vos prisons civilisées, où ils ont tout à apprendre de vos méthodes ? Et que faites-vous donc, vous-mêmes, lorsque vous frappez des pièces de vingt sous qui valent peut-être cinq centimes ? Comment entendez-vous qualifier cette escroquerie légale, financière et constitutionnelle ?

Ah ! non, mon vieux rédacteur, il faut en avoir une couche pour écrire de pareilles bourdes !... Ne savez-vous vraiment pas, par exemple, qu'une grande partie de la ficelle immonde qu'on appelle indicateurs se recrute précisément dans vos prisons, ces écoles du vice, de l'hypocrisie, de tout ce beau bagage enfin qui caractérise, en somme, la mentalité du bourgeois bien pensant, lecteur conscient de la « Presse » ?

La grève du Havre

(Suite)

Les marins et dockers continuent leur marche vers le bureau du syndicat réformiste — où règne encore, mais presque seul, le traître et le sinistre Le Gohidec, comme le nomment les marins.

Mais le siège est bien gardé et encerclé par la police — aussi ne put-il être enlevé.

Toutefois sous la protection des flics, Le Gohidec, secrétaire du syndicat réformiste, tente de tenir une réunion dans les Etablissements Huardaux, mais sans y parvenir, car le propriétaire ne veut pas courir le risque d'être envahi par les grévistes.

Eccourés de ces procédés de politiciens, les derniers lafayetteux encore fidèles à la vieille C. G. T. décident d'entrer dans la lutte aux côtés de leurs camarades autonomes.

Un fait se dégage de cette grande bataille maritime : la collusion des chefs réformistes avec le patronat et les pouvoirs publics.

Au Havre, ils se sont montrés sous leur véritable jour, comme des traitres à la classe ouvrière.

Leur attitude ici est un coup mortel porté à la vieille C. G. T. (qui, pourtant, méritait un meilleur sort).

Dans l'action, les chefs lafayetteux se sont faits les meilleurs auxiliaires du Comité Central des Armateurs.

Ils sont jugés maintenant dans cette ville et ne se relèveront jamais de leur infamante trahison.

Les marins du Havre ne sont d'ailleurs pas seuls dans la lutte. Nous donnons plus loin des nouvelles de Nantes.

Le mouvement s'étend donc et va gagner d'autres ports.

Malgré tout, malgré la trahison des chefs abandonnés par leurs propres troupes, les inscrits maritimes du Havre se sont rangés sous l'étendard du syndicalisme révolutionnaire débarrassé de l'emprise des politiciens et sauront briser l'arrogance et la volonté des armateurs.

Dans l'autonomie, sur la base la plus directe de l'action de classe, l'Union Syndicale des Marins de France, par son audace, son énergie et sa combativité, prouvera à tout le pays que le syndicalisme n'est pas mort et qu'il peut encore appeler les esclaves à la lutte — malgré les trahisons d'en haut.

Bravo donc pour le Havre et les inscrits !

Ordre du jour du 13 août :

« Les marins du Havre, réunis ce jour au Cercle Franklin au nombre de cinq mille :

« Après avoir entendu l'exposé de la situation fait par les membres du Comité de Grève :

« Constatant avec plaisir qu'au moment où le Comité Central des Armateurs de France se réunit pour examiner leur revendication portant sur l'augmentation de salaire de cinq francs par jour, les agents du service général à bord se sont joints au mouvement engagé pour faire triompher leurs intérêts corporatifs :

« Se séparant aux cris de : « Vive l'action corporative ! Vive la grève générale ! Vivent les cinq francs ! »

LES MARINS DE NANTES

SE JOIGNENT A CEUX DU HAVRE

Nantes, 13 août. — Sur les sollicitations de leurs camarades en grève au Havre, les équipages des bateaux *Bourgnele*, *Sèvre*, *Athée*, *Camborne*, *Sydney*, *Larry*, *Ohio*, *Orne* et *Taillefer* ont mis sac à terre et dans une réunion tenue à la Bourse du travail de Nantes, ont établi un cahier de revendications qu'ils ont déposé aux bureaux de l'inscription maritime.

Six personnes empoisonnées

Lyon, 13 août. — Quatre ouvrières et deux ouvriers de la maison Marge (pâtes alimentaires), rue Sully, à Lyon, après avoir pris leur repas chez M. Reynaud, épicerie-restauration, dans le voisinage, ont été gravement indisposés. Mmes Anna Droveton, Alice Wacker, Lucie Richier et sa fille, ont été transportées à l'Hôtel-Dieu dans le coma. Les deux ouvriers sont moins gravement atteints.

Le restaurateur affirme que plusieurs autres pensionnaires ayant mangé exactement les mêmes mets n'ont pas été indisposés ; l'intoxication pourrait donc ne pas être d'origine alimentaire.

Des recherches sont effectuées du côté des locaux de l'usine. — (Radio.)

Grave accident d'automobile

Fontainebleau, 13 août. — M. Henri Barbier, propriétaire à Montigny-Loing, qui transportait des amis dans son automobile, vint heurter un tas de sable en traversant le hameau de Sorgues. La voiture fit patache, et un des voyageurs, M. Henri Borquet, de Bourron, fut relevé évanoui et se plaignant de douleurs internes ; deux enfants, Marcel Conton, 7 ans et sa sœur, Solange, 10 ans, étaient plus grièvement blessés à la tête.

Le premier n'a pas tardé à expirer ; la seconde est soignée dans une clinique de Fontainebleau. M. Barbier et une voyageuse, Mme Pichon, sont indemnes.

En lisant les autres...

L'Enseignement secondaire

De Paul Herbière, dans le « Quotidien » : Si l'ambition du ministre actuel se bornait à prendre, en toutes choses, le contre-pied des idées et des méthodes de son prédécesseur, le mal ne serait pas si grand, le contraire de l'erreur étant généralement la vérité. Mais, en fait, M. François-Albert n'a pas attendu M. Léon Bérard pour avoir des idées sur l'Université.

« L'enseignement moderne n'a pas pour lui que des « politiciens de gauche ». La majorité du Conseil Supérieur de l'Instruction Publique, la plupart des inspecteurs généraux, des associations universitaires, des groupements corporatifs, les rapports, enfin, des provinciaux nouvellement consultés préconisent le maintien d'une section sans latin ni grec dès la sixième.

La maladresse de M. Léon Bérard fit, il est vrai, tourner ce débat pédagogique en querelle politique. Négligent les avis, fermant la bouche aux contradicteurs, tranchant du potentat avec le Conseil Supérieur, bouculant même le Parlement, il donna l'impression qu'il était guidé par des soucis extraprofessionnels. Devant tant de hâte et d'obstination, ceux qui le savaient par ailleurs compétent et sceptique se demandèrent : « Qu'a-t-il donc derrière la tête ? Et qui diable le fait marcher ? »

M. Léon Bérard fit de la dictature, rue de Grenelle. Son successeur prétend associer à ses décisions les représentants des associations corporatives et des usagers de l'enseignement. Si c'est de la politique, elle est démocratique, et c'est la nôtre.

En attendant, disent les grincheux, il déconcerte les élèves ; il plonge dans l'incertitude les parents. Ordre ! Contre-ordre ! Désordre !

L'enseignement secondaire va-t-il donc être « chambardé » à chaque renouvellement ministériel ?

Il y a du vrai dans ces critiques. Mais sur quel remède s'agit-il ? Sur le ministre qui prime l'initiative du « chambardement » ; sur l'absurde innovation qui consiste, après plus d'un demi-siècle de latin facultatif, à imposer aux bacheliers le latin obligatoire.

M. François-Albert se borne à rétablir le « statu quo ante » Bérard. Remette le mobilier en place, ce n'est pas bouleverser la maison !

« Eh ! Eh ! Mais le Bloc des Gauches n'a jamais fait autre chose que remettre le mobilier en place. Tant pis s'il est rongé par la vermine ! »

Après lui le déluge !

Paroles dans le vent

De Bernard Gervaise, dans « Paris-Soir » :

Voici environ deux ans se produisaient dans divers music-halls parisiens des manifestations patriotiques tendant à intéresser aux acrobates allemands l'accès de la scène française. Rien ne semblait plus légitime, puisque les Allemands sont, avec quelques autres salauds d'étrangers, nos ennemis héréditaires. Mais que pensez-vous que fissent les patriotes allemands en apprenant la chose ? Ne leur est-elle pas l'idée saugrenue de boycotter, de leur côté, nos artistes ? Ce leur ressemble bien, à ces Boches. Avec leur détestable esprit d'imitation, il est impossible de rien faire devant eux sans qu'ils vous singent aussitôt ! On eut beau leur expliquer ce que pareille attitude avait de discorde et de mauvais, ce fut en pure perte, les acrobates français en tournée durent continuer d'éviter Berlin, tandis que les Allemands faisaient un petit détour pour ne pas traverser Paris. Ceci jusqu'au jour où l'on s'aperçut dans les deux pays que le public, fatigué d'une certaine monotonie dans la composition des programmes, se détachait peu à peu des deux du cirque. Alors, les adversaires décidèrent de s'entendre. A l'heure actuelle, ils sont en train de régler, dans je ne sais quelle capitale, les préliminaires d'une conférence pour la paix.

Voyez-vous, ce qui semble particulièrement fatigant dans les guerres économiques comme dans les autres, ce sont les représailles, tout acte d'hostilité appelant généralement une riposte. C'est même, en y réfléchissant, le raisonnement qui a conduit à la guerre, qui ne pourrait devenir vraiment fraîche et joyeuse pour les belligérants.

qu'à la condition de pouvoir donner des coups sans s'exposer à en recevoir.

Bravo ! Bernard Gervaise. Mais vos paroles de bon sens n'ont aucune chance d'être écoutées, car dans toute guerre économique et continentale, les seuls qui supportent les conséquences sont les gueux. Or, puisque les gueux sont contents !...

Réponse à une simple question

Le camarade Marcel Guézennec nous écrit :

« La circulaire ministérielle du 5 août ordonne la libération immédiate des prévenus ou condamnés militaires devant profiter de l'amnistie. Très bien !

« Mais quelles mesures vont être prises en faveur des amnistiables ayant subi leur peine et terminant actuellement leur service militaire interrompu par la désertion ?

« Leur libération doit se faire sans tarder, puisque la durée de détention compte comme service à celui qui bénéficie de l'amnistie !

« L'ordre de les libérer a-t-il été donné ?

« L'amnistie Guézennec s'abuse. Hélas ! non la durée de détention ne compte pas comme service militaire même lorsque le détenu a été amnistié. Des exceptions peuvent se produire mais elles ne sont que des exceptions.

Nos amis ! les bolchevistes

Le croiseur *Vorovsky*, de la flotte de guerre des Soviets, a quitté Naples ce matin pour Alexandrie, sous le commandement du capitaine *Marineff*, ancien officier de la flotte tsariste.

La discipline, à bord du bâtiment, est réglée par un commissaire du peuple.

Ce capitaine *Maxineff* s'est lui aussi tout-à-coup senti attiré vers ce peuple contre lequel il a combattu dans les armées du Tsar.

Prenez exemple sur le général Schachoff, ancien chef de l'état-major de Wrangel, le voilà à présent dans la marine « prolétarienne ».

Heureux peuple russe, qui a fait la Révolution pour ne pas même changer de maîtres !

Mais c'est nous qui sommes des contre-révolutionnaires !

LES CINQ FRANCS MENSUELS du quotidien anarchiste

QUATRIEME LISTE DE LA 4^e TRANCHE

Recu par l'Administration :

Mignon, Hijaon Francisco ; Bailly ; Guérin Gustave (2) ; Bredel (2) ; Mazel ; Riouane ; Portales ; Tolaitram ; Tonoli ; Jean Dupuy ; Guillemet (2) ; Retoury (2) ; Francis ; Paul (2) ; Moisson ; Chedeau ; Treint ; Victor (2) ; Botjion ; E. M. ; H. ; Michel (4) ; Adam ; Niederlander (2) ; Trois Vallets (3) ; Simonet S. ; Aupin (2) ; Dad ; Lesueur (2) ; D. Roux ; Un Groupe de Moulours (4) ; Roumat ; Mansat ; Patroux ; Fernin (2) ; Un Copain de Fontainebleau (2) ; Deux Amourettes (2) ; Sauvage ; Valon ; Fontenay-sous-Bois ; Antonio Molinari (2) ; Charbonnier ; Maud Auguste ; Rey Emile ; Sastres (2) ; M. André ; Saint-Henri ; Roth ; à Levallois (5) ; Logé Eugène ; J. Cicotta ; à Marseille ; Francoise Foucher ; Tollet ; Muguel ; Georges Vaisaire ; Simon ; Leursson (2) ; Guillon (2) ; Bargeton ; août et septembre (2) ; Dupont ; à Lyon (2) ; Louquier (2) ; Marcelle ; Georges Richard (3) ; G. F. ; Lille ; Perret (2) ; Puisseau (2) ; Mouchard Marcel (2) ; Adam (3) ; Mugnier ; Mesnil ; remis par Chazoff (20) ; Hodot (2) ; Lamberche, sa compagne et leur petit Camille (3) ; La Camarade Dufour ; Jaccoeco (2) ; Thorel (2) ; Guyot Louis ; à Lyon (10) ; Louis-Emile Durand ; J.-B. Vallet fils ; Doussot pere ; Georges Elbel ; Une Camarade ; Gron ; Dero ; Georges Thiry (2) ; Adam ; Jeanne et Gaston (2) ; Sagny ; Albert ; Sarrazin (4) ; Champenois ; Deux Gros (4) ; Une Amie (2) ; Génaro Rodriguez ; H. S. (2) ; M. C. (2) ; Les Tolières de chez Eugène Boullogne ; à Levallois (3) ; Réba ; Vézani (2) ; Bénelière (sa 2^e thune) ; A. Bertony ; Oran ; F. Moreau ; Bezons (7 fr. 50) ; Mornet ; Elle Laurier ; à Mèru ; José ; De Faget (2) ; Moi ; Bastien ; Marceau fils (2) ; Benoit, pour que les policiers crèvent (2) ; Jacques ; Vassal M. et P. ; Bar ; Lepoit ; Marcel ; Mancier ; Thérèse Vidi ; Guinet ; Rouclim (2) ; Petit Jean, 2^e et 3^e thune (2) ; Coussinek, 2^e et 3^e thunes (2) ; Jesseco ; Melani ; à Marseille ; Boutogne ; Chevallier Léon ; Marillier (2) ; Poinas ; R. Jaquier ; P. Jaquier ; Casse-Cou ; Un Copain de Venissieux ; Delorme ; à Roanne ; Boisset (2) ; Hagel (2) ; Brouillet (2) ; J. R. B. ; au Havre ; Pedro (2) ; Bruen ; Meillour ; La Petite Fernande (2) ; Albert Weber ; Marius Boussin ; Chiko et sa compagne (2) ; J. Desmond ; Cliché ; Mort à tout régime autoritaire ; Rézeau ; Petit O (6) ; Margot (2) ; X... versé par Lecoin (2) ; Fréteau (2) ; Mabire ; à Tarbes (2) ; Juan Solé (2) ; Coussinier ; J. Tronchet ; à Genève (3) ; Lagache, 14^e arrondissement.

Total de la quatrième liste : 1.307 fr. 50 ; total des listes précédentes : 3.914 fr. 50 ; total à ce jour : 5.222 francs.

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 14 AOUT 1924. — No 57.

Illusions perdues

par Honoré de Balzac

DEUXIEME PARTIE

Un grand homme de province à Paris

— M. Chardon, répondit Châtelet avec une fausse bonhomie, savez-vous pourquoi ces dames vous ont quitté à l'Opéra ?

— Non, dit le pauvre poète.

— Eh bien, vous avez été desservi dès votre début par M. de Rastignac. Le jeune dandy, questionné sur vous, a purement et simplement dit que vous vous nommiez M. Chardon et non M. de Rubempré, que votre mère gardait les femmes en couche ; que votre père était en son vivant apothicaire à l'Houmeau, faubourg d'Angoulême ; que votre sœur était une charmante jeune fille qui repassait admirablement les chemises, et qu'elle allait épouser un imprimeur d'Angoulême nommé Sédard. Voilà le monde ! Mettez-vous en vue, il vous discute. M. de Marsay est venu rire de vous avec madame d'Espard, et aussitôt ces deux dames se sont enfuies en se croyant compromises auprès de vous. N'essayez pas d'aller chez l'une ou chez l'autre. Madame de Bargeton ne serait pas reçue par sa cousine si elle continuait à vous voir. Vous avez du génie, tachez de prendre

votre revanche. Le monde vous dédaigne, dédaigne le monde. Réfugiez-vous dans une mansarde, faites-y des chefs-d'œuvre, saisissez un pouvoir quelconque, et vous verrez le monde à vos pieds ; vous lui rendrez alors les mérites qu'il vous aura faites là où il vous les aura faites. Plus madame de Bargeton vous a marquée d'amitié, plus elle aura d'éloignement pour vous. Ainsi vont les sentiments féminins. Mais il ne s'agit pas en ce moment de reconquérir l'amitié d'Anais, il ne s'agit pas de l'avoir pour ennemie, et je vais vous en donner le moyen. Elle vous a écrit, renvoyez-lui toutes ses lettres, elle sera sensible à ce procédé de gentilhomme ; plus tard, si vous avez besoin d'elle, elle ne vous sera pas hostile. Quant à moi, j'ai une si haute opinion de votre avenir, que je vous ai partout défendu, et que, dès à présent, si je puis ici faire quelque chose pour vous, vous me trouverez toujours prêt à vous rendre service.

Lucien était si morne, si pâle, si défait, qu'il ne rendit pas au vieux beau jeuneun

par l'atmosphère parisienne le salut sécherment poli qu'il reçut de lui. Il revint à son hôtel, où il trouva Staub lui-même, venu moins pour lui essayer ses habits, qu'il lui essaya, que pour savoir de l'hôte du *Gaillard-Bois* ce qu'était sous le rapport financier sa pratique inconnue. Lucien était arrivé en poste, madame de Bargeton l'avait ramené du Vaudeville jeudi dernier en voiture. Ces renseignements étaient bons. Staub nomma Lucien « monsieur le comte », et lui fit voir avec quel talent il avait mis ses charmantes formes en lumière.

— Un jeune homme mis ainsi, lui dit-il, peut s'aller promener aux Tuileries, il épousera une riche Anglaise au bout de quinze jours.

Cette plaisanterie de tailleur allemand et la perfection de ses habits, la finesse du drap, la grâce qu'il se trouvait à lui-même en se regardant dans la glace, ces petites choses rendirent Lucien moins triste. Il se dit vaguement que Paris était la capitale du hasard, et il crut au hasard pour un moment. N'avait-il pas un volume de poésies et un magnifique roman, *l'Archer de Charles IX*, en manuscrit ? Il espérait dans sa destinée. Staub promit la redingote et le reste des habillements pour le lendemain.

Le lendemain, le bottier, la lingère et le tailleur revinrent, tous munis de leurs factures. Lucien, ignorant la manière de les congédier, Lucien, encore sous le charme des coutures de province, les solda ; mais, après les avoir payés, il ne lui resta plus que trois cent soixante francs sur les deux mille francs qu'il avait apportés à Paris : il y était depuis une semaine ! Néanmoins, il s'habilla et alla faire un tour sur la terrasse des Feuillants. Il y prit une revanche. Il était si bien mis, si gracieux, si beau, que plusieurs femmes le regardèrent,

et deux ou trois furent assez saisies par sa beauté pour se retourner. Lucien étudia la démarche et les façons des jeunes gens, et fit son cours de belles manières, tout en pensant à ses trois cent soixante francs. Le soir, seul dans sa chambre, il lui vint à l'idée d'éclaircir le problème de sa vie à l'hôtel du *Gaillard-Bois*, où il déjeunait des mets les plus simples, en croyant économiser. Il demanda son mémoire en homme qui voulait démentir, il se vit débiteur couronné par pays latin, que David lui avait d'une centaine de francs. Le lendemain, il recommanda pour le bon marché. Après avoir cherché pendant longtemps, il finit par rencontrer rue de Cluny, près de la Sorbonne, un misérable hôtel garni, où il eut une chambre pour le prix qu'il voulait y mettre. Aussitôt il paya son hôte du *Gaillard-Bois* et vint s'installer rue de Cluny dans la journée. Son déménagement ne lui coûta qu'une course de fiacre.

Après avoir pris possession de sa pauvre chambre, il rassembla toutes les lettres de madame de Bargeton, en fit un paquet, le posa sur sa table, et, avant de lui écrire, il se mit à penser à cette fatale semaine. Il ne se dit pas qu'il avait, lui le premier, étourdiment renié son amour, sans savoir ce que deviendrait sa Louise à Paris ; il ne vit pas ses torts, il vit sa situation actuelle ; il accusa madame de Bargeton ; au lieu de l'éclaircir, elle l'avait perdu, il se courrouça, il devint fier, et se mit à écrire la lettre suivante dans le paroxysme de sa colère :

« Que diriez-vous, madame, d'une femme à qui aurait plu quelque pauvre enfant timide, plein de ces croyances nobles que plus tard l'homme appelle des illusions, et qui aurait employé les grâces de la coquetterie, les finesesses de son esprit et les plai-

beaux semblants de l'amour maternel pour détourner cet enfant ? Ni les promesses les plus caressantes, ni les châteaux de cartes dont il s'émouvait, ne lui eussent servi ; elle l'emmène, elle s'en empare, elle le gronde de son peu de confiance, elle le flâte tout à tour ; quand l'enfant abandonne sa famille et la suit aveuglément, elle le conduit au bord d'une mer immense, le fait entrer par un sourire dans un frêle esquif, et le lance seul, sans secours, à travers les orages ; puis, du rocher où elle reste, elle se met à rire et lui souhaite bonne chance.

« Cette femme, c'est vous ; cet enfant, c'est moi. Aux mains de cet enfant se trouve un souvenir qui pourrait trahir les crimes de votre bienfaisance et les faveurs de votre abandon. Vous pourriez avoir à rougir en rencontrant l'enfant aux prises avec les vagues, si vous songiez que vous l'avez tenu sur votre sein.

« Quand vous lirez cette lettre, vous aurez le souvenir en votre pouvoir. Libre à vous de tout oublier. Après les belles espérances que votre doigt m'a montrées dans le ciel, l'apercevois les réalités de la misère dans la boue de Paris.

« Pendant que vous irez, brillante et adorée, à travers les grandeurs de ce monde sur le seuil duquel vous m'avez amené, je gretterai dans le misérable grenier où vous m'avez jeté. Mais peut-être un remords viendra-t-il au sein des fêtes et des plaisirs, peut-être penserez-vous à l'enfant que vous avez plongé dans un abîme.

« Eh bien, madame, pensez-y sans remords ! Du fond de sa misère, cet enfant vous offre la seule chose qui lui reste, son pardon dans un dernier regard.

(A suivre.)

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Organisations syndicales. sauvez le "Libertaire" quotidien

Vous avouerez, camarades des organisations syndicales, que nous ne vous avons que très rarement adressé des appels de ce genre.

Mais aujourd'hui la situation étant très critique nous venons vous demander de faire pour notre quotidien, qui a mis une grande partie de sa quatrième page à votre disposition, un grand effort pécuniaire, de le faire immédiatement car dans sept jours il sera trop tard.

La grève des fourreurs

La réunion d'hier matin à la Bourse a été la vague grossissante de la veille. De nouveaux contingents sont venus épauler les premiers grévistes. C'est un succès pour le second jour de grève.

L'action va d'ailleurs s'intensifier, et de nouvelles maisons vont entrer en lutte aujourd'hui. C'est une grève qui répond aux besoins légitimes de la corporation et le succès est certain.

13^e REGION FEDERALE DU BATIMENT

Pour les huit heures

En réponse à la dernière circulaire de l'inspecteur divisionnaire datée du 24 juin dernier et qui est la négation du principe même de la journée de huit heures, la 13^e région a décidé de toucher tous les chantiers pour rendre cette circulaire inapplicable, en employant la force syndicale.

Le début de cette campagne est encourageant. Avant-hier au soir, aux chantiers de la porte Montmartre, 200 camarades environ avaient répondu à l'appel de la région et après avoir entendu les camarades des diverses organisations, ils ont décidé de s'organiser pour soutenir l'action engagée par la 13^e région.

Esprons que cela va continuer et que tous les corporatons vont apporter leur appui à cette campagne.

Tous debout pour les huit heures intégrales.

La 13^e Région fédérale.

Dans le S. U. B.

Préparons-nous. — C'est dimanche 17 août à 9 heures du matin, grande salle Ferrer, Bourse du travail, que le S.U.B. tiendra son Assemblée générale. Il importe qu'elle revête un caractère imposant en raison de l'agitation qui se mène dans les chantiers et ateliers, et celle plus grande encore qui doit suivre. Le moment n'est plus au sommeil, il faut agir ; il faut agir vite et rigoureusement pour que les résultats soient sérieux.

L'heure est venue de montrer que la solidarité n'est pas un vain mot, toutes les sections doivent être solidaires les unes des autres, chaque militant, chaque syndiqué, se doit d'apporter toute son activité dans l'action entreprise. Pour atteindre ce but, pour la déterminer d'une façon méthodique toutes les sections techniques doivent être présentes. Nous disons toutes les plus favorisées ne doivent pas oublier les autres.

Donc, cimentiers, maçons, charpentiers en fer, charpentiers en bois, plombiers-couvreur et poseurs, menuisiers, peintres, crémantistes, serruriers, carrelleurs-faïenciers, dessinateurs et commis, paveurs, briquetiers, fumistes industriels, monteuses électriques, tous vous entendez, tous, vous devez d'être présents. Que la fête de Marie ne soit pas le prétexte de votre absence. Les secrétaires de sections feront tout le nécessaire pour la réussite. Le S.U.B. ne doit pas être un groupement où se trouvent isolées les corporations, c'est dans l'union, la concorde et l'unité que l'action doit être menée.

Donc, tous à l'œuvre de façon que cette réunion soit un succès.

LE BUREAU.

Aux Serruriers. — La désertion des organisations syndicales de la part des travailleurs du bâtiment en général, et de la serrurerie en particulier, a eu son aboutissement dans le décret du 24 juin 1924 signé de l'inspecteur divisionnaire du travail, Martin.

Ce décret démolit complètement la loi des huit heures par les dérogations qu'il accorde.

Rappelez-vous que les décisions patronales prises à Prague sont : « Par l'augmentation des heures de travail, vers la régression des salaires ! »

En conséquence, vous voyez où les pouvoirs publics, en accord avec le patronat, veulent en venir.

Vous vous dresserez contre ce décret, car ce serait un crime contre vous-mêmes et contre vos familles d'accepter de saboter une revendication qui a fait couler tant de sang ouvrier, et qui a causé tant d'années de prison aux militants.

Aussi, camarades serruriers, vous viendrez tous dimanche 17 août à l'Assemblée générale du S.U.B., où en accord avec toutes les autres sections techniques, vous prendrez des décisions d'agitation et d'action pour pouvoir obtenir un peu plus de bien-être et de liberté.

Que pas un « pan-pan » syndiqué ne manque à cette réunion.

Aux Charpentiers en fer. — Réellement la Maison Derris-Berson-Hamet, rue Marcadet, n'a vraiment pas de chance ; à chaque fois que le chef monteur Faux réussit à tromper quelques ouvriers, quand il repasse le lendemain sur les chantiers, il trouve la place vide.

Continuons, camarades et nous verrons si ces messieurs pourront encore longtemps nous tenir en échec.

Les camarades chômeurs sont priés de

passer à la Bourse du travail, au bureau du S.U.B. il y a de l'embauche.

La section invite tous les corporatons à assister nombreux à la réunion générale du Syndicat unique du bâtiment qui aura lieu dimanche prochain, à 9 heures précises, Bourse du travail, salle Ferrer.

Paveurs et aides. — L'action bat son plein, les paveurs et aides sont sortis de leur torpeur. La journée de huit heures et les salaires sont posés dans la presque totalité des chantiers. Ce n'est que le début. Ni les arrestations, ni les renvois n'auront raison de la volonté de nos camarades. Deux d'entre eux ont été arrêtés avant-hier, pour avoir rappelé un malheureux à son devoir de classe. Hier matin, on leur a rendu la liberté, sans doute que le geste était trop grossier.

Ils ont tous quitté le chantier, c'est peut-être là, une mauvaise tactique ! Allons les gars, du sang-froid et de l'énergie ; restez sur les chantiers, c'est au compte du patron que vous devez vous reposer. Un petit travail bien soigné et bien consciencieux, si le budget patronal en souffre, celui de la ville, qui est celui des contribuables, en bénéficiera. C'est d'ailleurs au coffret qu'il faut toucher, car c'est là que les exploités ont le cœur. La réflexion doit précéder l'action, il faut que chacun s'en inspire. Le ventre de Paris est ouvert, c'est vous seuls qui pourrez le refermer. Songez-y.

Les chômeurs forcés devront se rendre à la Bourse du travail, après leur besogne d'action sur le tas pour examiner en commun celle qui doit suivre.

Qu'on se le dise et pas de défection.

Tous au Syndicat.

LE CONSEIL.

Aux Démolisseurs et aides. — Camarades, dans notre précédente réunion du 3 août, nous avons envisagé notre situation et décidé de demander à nos patrons, une amélioration de nos conditions de vie.

La majorité de ces derniers nous ont répondu qu'ils attendaient la décision de leur Chambre syndicale.

Comme Sœur-Anne, nous n'avons rien vu venir. Nous avons donc renouvelé notre demande et nous espérons avoir une réponse d'ici peu.

C'est pourquoi nous vous convoquons à la réunion qui aura lieu demain Vendredi 15 Août, à 9 heures du matin, Salle Raymond-Lefebvre, 8, avenue Mathurin-Moreau.

Camarades, démolisseurs et aides, vous serez tous présents à cette réunion, car il nous faudra prendre des dispositions d'action pour faire aboutir nos revendications.

Nous ne pouvons plus attendre, car l'hiver, avec son triste cortège de misère arrive à grands pas et à ce moment-là, il sera trop tard.

Donc, camarades, tous à la réunion.

LE CONSEIL.

N. B. — Les camarades terrassiers travaillant dans la corporation sont priés d'être présents.

Un pointage des cartes aura lieu à l'entrée.

DANS LA VOITURE

Une sale boîte

La maison Charotte, 25, rue de Courcelles à Levallois est la carrosserie qui détient le record des sales boîtes. Les samedis de quinzaine, les ouvriers ne sont payés qu'une partie de leur salaire, le reste ne leur étant payé que petit à petit dans le courant de l'autre quinzaine. Nous mettons donc les camarades en garde contre les agissements de cet exploitateur qui ne se préoccupe pas de savoir si les ouvriers qu'il emploie ont faim.

Une leçon d'action directe à Valence

Dans une petite usine de montage électrique eise à Chabeuil, commune d'environ un millier d'habitants, surgissant il y a quelques jours un conflit entre le personnel et la direction. Ce conflit avait pour motif une demande d'augmentation et le renvoi du chef d'atelier, renommé pour mouchardage, avec cela doublé d'un esprit de garde-chiourme par excellence. Entre parenthèse, laissez-moi vous dire que la plupart des ouvriers étaient tous des jeunes de dix-huit à vingt ans, non syndiqués, car à Chabeuil, comme à Valence d'ailleurs, le syndicalisme est coulé à fond. La division a fait son œuvre ici comme à Paris.

Donc, la veille du conflit, les deux tiers des ouvriers se concertèrent sans bruit, avec l'esprit bien arrêté d'avoir satisfaction, ou sinon s'en aller. Ce qui fut dit fut fait. N'ayant pu s'entendre le lendemain, la dizaine de jeunes gens se firent régler, en laissant la direction dans le pétrin, car il faut que le vous dise qu'une commande devait être livrée quelques jours plus tard.

Dans cette histoire, ce qui est le plus déconcertant, c'est de voir la presse régionale au service du patronat, en ne décrivant pas les faits tels qu'ils sont arrivés.

Voilà la note passée dans Le Progrès de Lyon : « Une petite grève à Chabeuil. Les ouvriers de l'usine Merle ont quitté le travail pour les motifs suivants. Ils demandaient une augmentation de salaires et un repos de deux heures à midi au lieu de une heure et demie. Ils s'engageaient en outre à faire une demi-heure de plus le soir. L'accord n'a pu se faire entre le patron et les ouvriers. »

Voilà les faits, camarades. Il y a un enseignement à tirer de ce petit mouvement. A mon avis, c'est que l'esprit syndicaliste ne peut mourir, malgré les divisions provoquées par tous les partis politiques. Ce conflit en est la preuve. Voilà des jeunes gens n'ayant jamais su ce qu'était le syndicat, mais n'étant pas non plus corrompus par la politique. Ils ont senti en eux qu'il y avait qu'un moyen dans la lutte pour la vie quotidienne : l'action directe.

Je dis bravo à ces jeunes gens. Et nous tous, camarades, ne désespérons pas, redoublons d'effort !

Ernest DUCOR.

L'action du Comité de Défense Sociale de Lyon

De tous temps il s'est produit des iniquités sociales ; aussi loin que nous puissions remonter dans l'histoire, nous relevons cet antagonisme que créent les différences de classes. Classe dominante écrasant de tout son poids brutal et féroce ceux qui chaque jour sont à la peine et toujours sujets à la souffrance.

L'histoire est un long parcours où odieusement s'étale tout ce que le prolétariat endure de souffrances ; la loi du plus fort a toujours dominé et domine encore dans l'esprit de ceux qui ne connaissent de la vie que son côté de plaisirs et de joie.

Aussi inhumain qu'hier, l'oppression des grands se fait sentir aujourd'hui. Des milliers et des milliers de malheureux souffrent encore dans les bagues et dans les prisons ; leur seul crime fut de ne pas vouloir participer à la vague de démenche qui de 1914 à 1918 ensengnait le monde entier, ils en subissent aujourd'hui les terribles conséquences.

Les hommes d'Etat viennent une fois de plus de donner la juste mesure de leurs sentiments d'humanité. Leurs promesses d'hier s'en sont allées comme bien d'autres promesses dans le domaine de l'oubli.

Le Comité de défense sociale de Lyon prend à cœur la défense de ceux qui, victimes des iniquités du moment, font appel à un peu d'humanité.

Se souvenant de ce qu'il fut de 1918 à 1921, le Comité de défense sociale de Lyon fait appel à tous les hommes de cœur, à tous les militants pour qu'ils viennent y apporter tous leurs efforts, toute leur volonté.

Il pense que plus que jamais leur aide est nécessaire, indispensable.

Nouvellement reconstitué, il pourra entreprendre à brève échéance une vaste campagne d'agitation.

A l'œuvre donc ! Les bonnes causes ont toujours intéressé les hommes de cœur, une cause aussi belle, aussi noble que celle de l'humanité doit recueillir les suffrages de tous ceux qui comprennent la souffrance.

Tous les jeudis, à 20 h. 30, au siège, 88, cours Lafayette, réunion du Comité. Il est rappelé à tous les camarades, que quel que soit le nombre des présents, les réunions commenceront toujours à l'heure exacte.

DANS LES P. T. T.

La catastrophe de Bécêtre

L'épouvantable accident de Bécêtre, où trois de nos camarades ouvriers des lignes trouveront une mort horrible, va-t-il avoir pour résultat de secouer une opinion publique endormie par les mensonges d'une presse vendue à toutes les puissances d'argent et dont certains organes émargeant aux fonds secrets, font chorus avec les dirigeants de l'administration pour accuser encore une fois la fatalité ?

L'organisation complexe des services téléphoniques, l'inextricable réseau du sous-sol de Paris font qu'une deuxième ville existe sous la première, ayant comme celle-ci ses grandes voies, ses canaux.

Lorsque Victor Hugo décrivait dans les Misérables les égouts de Paris, il était loin de s'imaginer le développement prodigieux que prendraient ces canaux souterrains qui, primitivement, devaient servir à l'écoulement des immondices de la grande cité.

Aujourd'hui, l'égout a de multiples attributions : eau, gaz, téléphone, télégraphie, air comprimé passent dans l'égout qui devient ainsi le chantier sur lequel travaillent les ouvriers des P. T. T., puisque aussi bien tous les câbles téléphoniques étant souterrains. Si un dérangement se produit sur une ligne d'abonnés, il faut qu'une équipe d'ouvriers descende dans l'égout et effectue la réparation. De même le réseau téléphonique prenant de l'extension, il ne se passe pas de jours sans que des équipes déroulent des câbles.

S'imagine-t-on quelles sont les conditions de travail qui sont faites à ces malheureux, à ces parias ? Plongés dans la nuit, n'ayant pour s'éclairer qu'une lampe, obligés de travailler en adoptant des positions très fatigantes, ils ont à redouter les dangers d'explosion provoquée par des émanations de gaz, comme lors de l'accident de Clichy, ou comme à Bécêtre des gaz délétères provenant des produits chimiques que des industriels criminels versent dans l'égout.

Que fait-on en haut lieu pour améliorer le sort de nos camarades ? Rien ! On attend qu'une catastrophe ait endeuillé le prolétariat postal pour rappeler au personnel des circulaires qui n'ont pour but que de décharger la responsabilité des chefs.

Bien mieux, on autorise le personnel à faire une souscription pour les familles éploées auxquelles l'administration n'a versé qu'un secours dérisoire. Eh bien, nous disons que nous n'avons nul besoin des suggestions de l'administration en ce qui concerne la solidarité qui s'impose en ces terribles circonstances. Il y a dans le prolétariat des gens de cœur, et c'est chez les humbles que l'on trouve la fraternité. Que les familles de nos malheureux camarades comptent sur nous, nous ferons tout pour adoucir leur malheur.

Notre devoir de solidarité accompli, il nous reste à situer les responsabilités. Il faut que les organisations syndicales prennent l'engagement d'honneur de ne pas abandonner la campagne d'agitation qui s'impose. Il faut que l'opinion publique soit saisie. C'est le moment de montrer que les organisations syndicales ne sont pas endormies ; elles se doivent de prendre cette campagne à cœur, c'est la vie même des ouvriers qui est en jeu.

Devant cette catastrophe, que pèsent de misérables querelles ? Unifié, clame-t-on de toutes parts ! Eh bien, réalisons-la sur le cercueil de nos malheureux camarades assassinés par un capitalisme dont les victimes ne se comptent plus.

Allons, les copains, tous debout pour la défense de votre existence !

PEYTAUD.

La minorité de Romans se réveille

Après une accalmie de 3 mois, due à la crise que nous venons de passer, la Minorité, sous l'impulsion de quelques camarades bien décidés à faire du travail, s'est réunie dernièrement.

Nous avons constaté la présence de copains qui ne sont pas à dédaigner ! Après échanges de vues il fut décidé de réorganiser la minorité sur des bases solides, et mener la lutte plus ardente que jamais contre les politiciens de tout acabit et de tout poil qui ne font que nuire à la bonne marche du syndicalisme.

De temps à autre il sera donné des causeries éducatives et quatre camarades ont été désignés pour la propagande. En outre, le groupe minoritaire enverra tous les mois à la Bataille Syndicaliste, par une cotisation libre de ses membres, une somme pour l'aider à vivre.

Sous peu, nous organiserons un meeting, en faveur des emprisonnés. Conclusion : le syndicalisme n'est pas mort à Romans, grâce à la bonne volonté de tous. Et vous, ces retardataires, venez nous rejoindre à l'organisation, nous ferons de la bonne besogne.

E. TEVENAT.

POUR LES FETES DU 15 AOUT (les 15-16 et 17)

Grande balade champêtre organisée par le Groupe du 20^e A CHELLES

Nous avons été obligés pour des raisons matérielles de reporter notre balade à Chelles.

Vendredi à 14 heures. Partie de Concert avec la Muse Rouge et les divers chansonniers. Les camarades musiciens sont priés d'apporter leurs instruments.

Trains à la gare de l'Est jusqu'à 9 h. 30, toutes les demi-heures. Trainway à la porte de Vincennes pour Chelles-Gournay.

GROUPE D'EDUCATION SOCIALE DE MAUBEUGE

Samedi 16 Août 1924, à 19 h. 30
(Salle des Fêtes de Sous-le-Bois)

Conférence

PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE
Par E. ARMAND

Sur les Anarchistes et le Milieu Social

La contradiction courtoise, est ardemment sollicitée, de quelque doctrine ou parti, que se réclament les contradicteurs. Le respect de la parole sera assuré. Participation aux frais : 1 franc.

Outre la Conférence du 16, une autre, aura lieu au même endroit, le lendemain 17, à 15 heures, par E. ARMAND, sur : Ce que nous entendons par la Liberté de l'amour.

Pressante invitation à tous.

Communiqués syndicaux

Bourse du Travail de Paris. — La Bourse du Travail et son annexe seront fermées le vendredi 15 et le samedi 16 août.

Boulangers. — Aujourd'hui, réunions de sections :

10^e arrondissement : 47, rue du Faubourg-Saint-Denis ; délégués : Chaussin et Rio.

12^e arrondissement : 4, rue Pleyel ; délégués : Poussif et Magna.

14^e arrondissement : 111, rue du Château ; délégués : Périllat et Potard.

Asnières : 11, rue Jean-Jaurès ; délégués : Lemoncu et Chauvet.

Argenteuil : Café des Sports, 70, Grande-Rue ; délégué, Lichon.

La réunion de Choisy-le-Roi, qui devait avoir lieu aujourd'hui jeudi, est reportée au mardi 19 août.

Ebénistes. — Conseil syndical ce soir, à 18 h. 30, au siège.

Scieurs, Découpeurs, Mouluriers. — Ce soir, à 20 h. 30, salle des Commissions, Bourse du Travail, 5^e étage, Conseil syndical. Commission de contrôle reportée au mois prochain.

Jeunes Syndicalistes. — Réunion extraordinaire du Comité d'entente, ce soir à 20 h. 30, au siège.

Ordre du jour : le Congrès national.

La présence de la Commission d'organisation du Congrès et celle de chacun est indispensable.

Minorité Syndicaliste de la Seine. — Pas de réunion de la Commission de travail, demain vendredi.

Minorité des Boulangers. — Réunion de la Commission exécutive ce soir, à 17 heures, Maison des Syndicats, avenue Mathurin-Moreau.

DANS LE S. U. B.

CONSEIL GENERAL. — Ce soir, à 18 heures, bureaux 13 et 14, Bourse du Travail, 4^e étage. Les sections techniques devront veiller à leur représentation.

MONTEURS-ELECTRICIENS. — Conseil ce soir, à 17 h. 30, Bourse du Travail, 4^e étage, bureau 15. Tous les camarades délégués devront être présents.

PLOMBIERS-COUVREURS-POSEURS. — Conseil extraordinaire ce soir, à 17 heures, Bourse du Travail, 4^e étage, bureau 14.

UN LIVRE INDISPENSABLE

L'EDUCATION SEXUELLE

par JEAN MARRESTAN

Physiologie et Préservation sexuelles
Contre les Morbidités néfastes
Mariage et Union libre

Le problème de la Population
Hygiène de la Maternité

Nouvelle édition — (153^e mille) ;
Un volume de 336 pages, illustré.

En vente à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc, Paris (X^e).

Prix : 7 fr. ; franco recommandé : 7 fr. 85

Chèque postal : M. Jouot 520-42

La Vie de l'Union Anarchiste

Réunion du Conseil d'Administration du "Libertaire"

C'est ce soir, à 21 heures très précises, qu'a lieu la réunion des membres du Conseil.

Les délégués de la LIBRAIRIE SOCIALE, de l'ŒUVRE DES EDITIONS INTERNATIONALES et ceux du COMITÉ D'INITIATIVE DE L'U. A., sont priés d'être présents à cette réunion.

FEDERATION DE LA REGION PARISIENNE

Mardi 19 août, à 20 h. 30, assemblée générale des anarchistes parisiens, à la Maison Commune, 49, rue de Bretagne.

Ordre du jour : Organisation et propagande de la Fédération.

Paris et banlieue

Groupe Universitaire et des 5^e et 6^e. — Aujourd'hui, réunion habituelle, 6, rue Lanneau, 4, rue Suger.

Conférence dialoguée sur : « Communisme et individualisme ».

Groupe du 17^e. — Exceptionnellement, le Groupe se réunira ce soir.

Causerie entre copains.

111, rue des Moines, à 21 heures.

Groupe du 20^e. — Ce soir, réunion du Groupe à 20 h. 30, boulevard de Belleville, 23.

Compte rendu du Comité d'initiative ; la marche du "Libertaire" quotidien.

Appel à tous les copains du Groupe.

Groupe de Romainville. — Balade champêtre les 15, 16 et 17 août à Chelles, au lieu habituel.

Rendez-vous demain, à 8 h. 30, 9 heures au plus tard, gare de Noisy. Se munir de couvertures pour camper.

Groupe d'Etudes Sociales de Saint-Denis. — En raison des fêtes du 15 août, le Groupe se réunira ce soir, à 20 h. 30, Bourse du Travail, du Travail.

Causerie par un camarade du Groupe sur « les Hommes et la Révolution ».

Province

Fédération du Nord et du Pas-de-Calais.

Tous les copains venant à la fête de Phalempin le 15 août et venant de la direction de Lille sont priés d'être à Seclin, place de la Gare, de 9 heures à 10 heures, où il y aura rassemblement et lâcher de ballons.

Pour ceux venant de la direction de Douai et Lens, rassemblement de 10 heures à 10 h. 30 à Phalempin, où se fera la réunion générale. Prière d'emporter des provisions pour la journée.

Groupe Anarchiste de Marseille (Bar Canals, 11, boulevard Dugommier). — Les compagnons et sympathisants sont informés qu'André Loru-lot fera, demain 15 courant, à 20 h. 30, une causerie sur : « Une Révolution est-elle possible ? ».

Groupe d'Etudes Sociales de Harnes. — Réunion le 15 août, à 7 h. 30, chez Martin Martnez, 3, rue du Quai, pour les camarades qui vont à la fête champêtre de Phalempin. La voiture partira à 8 heures.

Réunion du Groupe, dimanche 17 courant, à 17 heures. Que les copains pensent à la thune, le "Libertaire" a besoin de l'aide de nous tous.

Groupe de Grenoble. — A partir de ce jour, les copains se réuniront tous les jeudis, place Saint-Bruno, 7.

Aujourd'hui, à 20 h. 30, causerie par le camarade Gilles sur l'Anarchie.

Une autre question, dont il sera donné connaissance à la réunion, nécessite la présence de tous les camarades.

Groupe d'Etudes Sociales de Toulouse. — Les copains et lecteurs du "Libertaire" sont invités à assister à la réunion qui aura lieu aujourd'hui, au Grand-Car-Léon, rue Constantine, 39.

Jusqu'ici le Groupe n'avait pas de salle. Nous avons fait tout notre possible pour trouver un local. Camarades, il serait peut-être nécessaire de mener une vaste campagne pour l'amnistie, car il ne faut pas avoir confiance aux politiciens dans la rue que l'on fera comprendre aux blocards de toutes les nuances que c'est l'amnistie pleine et entière qu'il nous faut et non un semblant d'amnistie. Si vous êtes décidés à faire quelque chose pour délivrer nos frères, venez en nombre avec nous pour entreprendre une action énergique.

Groupe Libertaire du Havre. — Ce soir, à 20 h. 45, discussion sur l'autonomie syndicale. Point de vue du camarade Marcel Lepoil ; nomination d'un nouveau secrétaire.

Causeries Populaires de Lyon. — Grande fête champêtre donnée par le Groupe Anarchiste Italien de Lyon. Les camarades sont invités à venir nombreux et à apporter leurs paniers.

Départ de Lyon, place Guichard, à 9 heures, le vendredi 15 août.

Concert, bal et loterie.

Le bénéfice sera entièrement versé pour les détenus politiques.

Les camarades retardataires devront prendre le tramway 25 et descendre cours Henri ; se rendre rue Camille.

PETITE CORRESPONDANCE

Covinhés, Spartacus, François Dérand, André Viaux, Hippolyte Gay, Equisan, Caroué, Antonio Pinol, J. Guérin, Bréval, Léon Louis, Gaudéau, Jean de Vallois, Gérard, Haussard, Cané sont priés de passer rue Louis-Blanc.

Pour Max Netilau

Reçu par l'Administration :

Portails, 5 fr. ; Torrés, 5 fr. ; Maury, 5 fr. ; Deux Copains, 2 fr. ; Pages, 5 fr. ; Arjan frères, 10 fr. ; Loquidor, 5 fr. ; P. B., 15^e, 5 fr. ; Croisy, 5 fr. ; Vanderperren, 5 fr. ; Cyrano, 5 fr. ; Perpigna, 5 fr. ; Dégéger, 5 fr. ; Larcé, à Marseille, 5 fr. ; Jouanès, 5 fr. ; Lucien, 10 fr. ; Juliet, 5 fr. ; Ligner, 5 fr. ; Mort à tout régime autoritaire, 5 fr. ; Lina, 5 fr. ; Moreau Jean, 5 fr. ; Poiray, 3 fr. ; Quatre